

Le Monde illustré (1857)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le Monde illustré (1857). 1866/04/14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 VOLUMES : 193 FRANCS.

10^e Année. N^o 470. — 44 Avril 1866

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BRED A.

DIRECTEUR : POINTEL.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

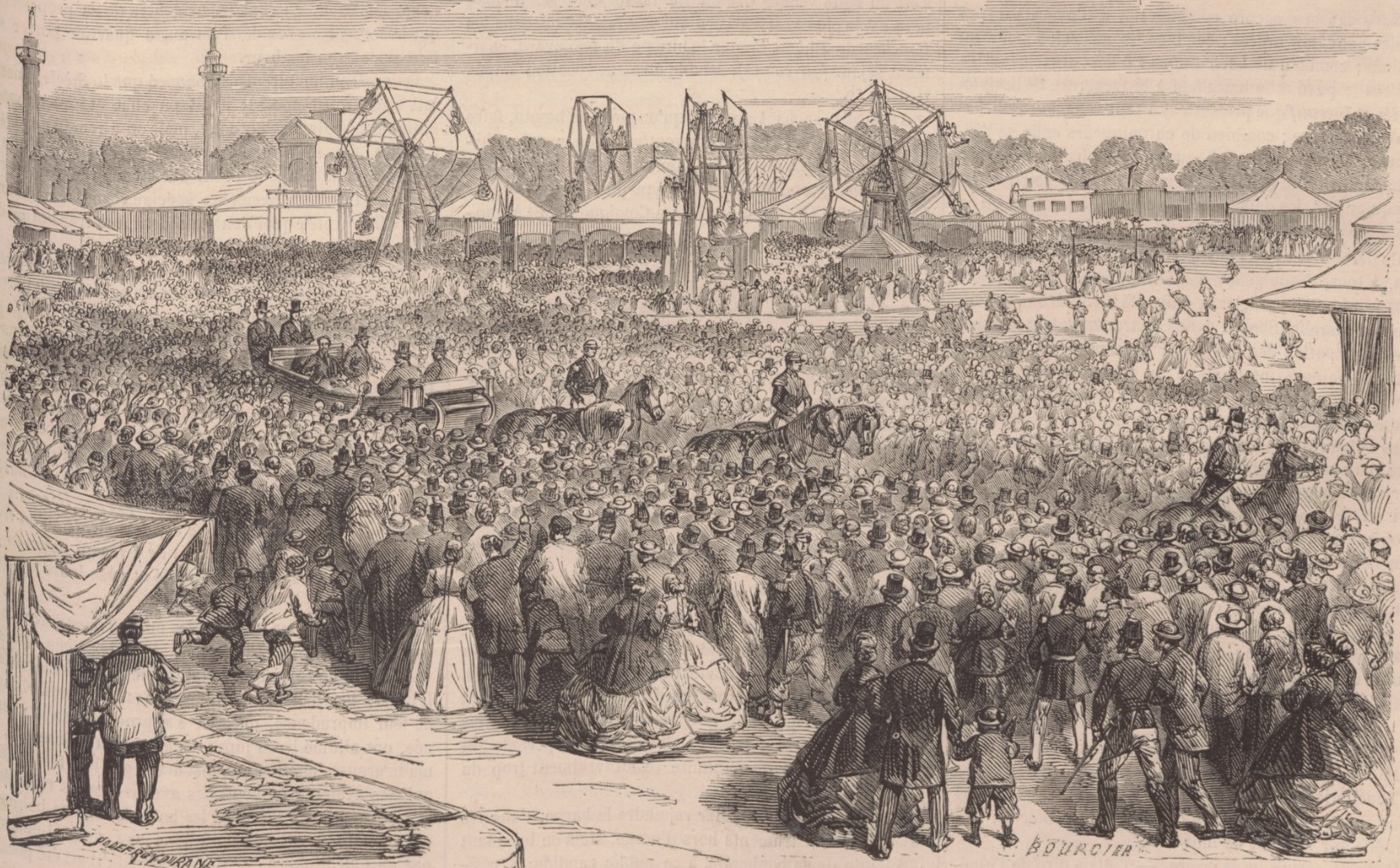
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les mines d'argent du Parral, par Maxime Vauvert. — Francisco-Antonio Vidal, par Bustamente. — Visite de l'Empereur à la barrière du Trône pendant la foire au pain d'épice, par M. V. — Inauguration de la statue du bailli de Suffren à Saint-Tropez, par Georges Bell. — Les scrupules du docteur Butler, par Francis Magnard.

— Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Funérailles de la reine Marie-Amélie à Claremont, par E. Barrère. — Les décors de *Don Juan* à l'Opéra, par Léo de Bernard. — La Prévoyance de Lovelace, par Charles de Mouy. — Bayazid, par Ch. Texier. — La rue Pirouette, par M. V. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Gaité : Représentation de *Bas-de-Cuir*, par Léo de Bernard. — Echecs, par Paul Journoud.

GRAVURES : Visite de S. M. l'Empereur à la foire au pain d'épice. — Mines d'argent au Mexique. — Antonio Vidal. — Inauguration à Saint-Tropez de la statue du bailli de Suffren. — Funérailles de l'ex-reine Marie-Amélie à Claremont. — Représentation de *Don Juan* à l'Opéra. — Bayazid : Vue du palais du sultan ; Vue générale de Bayazid et du mont Ararat. — Paris qui s'en va : La rue Pirouette. — Théâtre de la Gaité : Les cataractes de l'Hudson. — Rébus.



PARIS. — Promenade de Sa Majesté l'Empereur à la foire au pain d'épice. — Barrière du Trône.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : Une opération opportune. — Chassés-croisés. — Le radeau de la *Méduse* et la photographie. — Emploi facile et lucratif. — Le chroniqueur qui ne dort jamais. — La *pianocratie*. — M. Nestor Roqueplan. — Un Parisien des Fouches-du-Rhône. — Trop de nerfs. — Les nouvelles à la main chirurgicales. — La course au feuilleton. — Le sifflet se venge. — Le culte de la croix de ma mère. — Plus d'illusions. — Les journaux déménagent. — Les chariots à la malice. — Les déserteurs de la Bourse. — Un bois d'arbres... généalogiques. — Les conférences de Vincennes. — Oeuvres posthumes de Meyerbeer. — Un intérieur de professeur. — L'Académie et l'histoire. — Livres nouveaux. — La séance des actionnaires de la Caisse des chemins de fer. — Le croque-mort financier. — Revenants et revenus.

Donc l'année 1866 ne s'achèvera pas sans avoir présidé à une opération dont le besoin se faisait véritablement sentir. Cette opération, c'est le recensement général de la population de nos 89 départements.

Il est bon que — de temps en temps — la statistique nous fournisse de ces points de repère pour nous aider à reprendre notre aplomb, au milieu des chassés-croisés, des tohus-bohus, des déclassements universels. Il est bon que le chiffre prenne, à son tour, la parole pour nous édifier sur notre situation. Car le chiffre, qui ne farda jamais la vérité, porte avec lui des enseignements de tout genre.

Nous allons, par exemple, savoir au juste quelle place — énorme, hélas ! — tient dans la société actuelle ce demi-monde qui poursuit sa carrière en versant des torrents de dédain sur ses obscurs blasphémateurs. Et quand le recensement de 1866 nous présentera cette terrifiante addition, en nous disant : « Voilà où vous en êtes ; imprudents, prenez garde à vous ! » peut-être une peur salutaire s'emparera-t-elle de nous et nous décidera-t-elle à mettre un frein à la fureur des flots de dentelles et de soieries. Nous allons savoir aussi — nombre de Damiens ! — combien il est de par la France de photographes photographants, combien de naufragés de toutes les tempêtes sociales sont venus se réfugier sur le radeau de la *Méduse* du collodion, où les vivres, dit-on, commencent à manquer.

Nous saurons encore combien il y a d'avocats disponibles pour un procès ; combien de médecins pour un malade ; combien de bacheliers — ô découragement ! — battent le pavé et le macadam à la recherche de l'emploi facile et lucratif que promettent à tout venant des affiches sans conscience ; combien de chroniqueurs enfin se disputent chaque semaine, chaque jour, à chaque heure, la primeur de la nouvelle de demain, le mot spirituel du banquier **, les détails sur le criminel à la mode ou la danseuse en vogue.

Ce dernier total — nous n'en doutons pas — nous vaudra, à tous, l'indulgence plénière du public, en le mettant à même d'apprécier la difficulté de la tâche que nous avons à remplir. Songez donc ! se trouver à tout moment dans la situation des dix mille chasseurs qui courent, dans la plaine Saint-Denis, à la poursuite d'un seul et même lièvre ; chercher des perles au fond de la Seine et des fleurs dans le désert ; découvrir des sentiers incennus dans le bois de Vincennes ou dans le bois de Boulogne ; être toujours en selle pour un steeple-chase perpétuel ; sur des thèmes qui se répètent, exécuter des variations qui ne se répètent pas ; faire tout avec rien ; voilà le problème à la solution duquel la chronique travaille sans trêve ni merci au milieu d'une concurrence effrénée.

Les journaux, tout récemment, parlaient avec admiration d'un Américain doué de la singulière faculté de ne jamais dormir. Le véritable homme qui ne dort jamais, c'est le chroniqueur. Encore ne faut-il pas que l'on puisse dire que ses lecteurs dorment pour lui !

Ce à quoi nous allons tâcher de réussir.

Oh ! d'abord commençons par une heureuse nouvelle !

Toucherions-nous à l'heure de la délivrance ? Devons-nous entonner un *hosannah* ? L'ère de la *pianocratie* serait-elle sur le point de finir ?...

Il serait permis de le croire, — j'allais dire de l'espérer, — à en juger par un symptôme qui ne laisse pas

que d'être significatif. La semaine dernière succombait une éminente artiste, chargée, au Conservatoire impérial de musique, d'une classe de piano. Aussitôt, comme de raison, toutes les ambitions de se mettre en campagne pour briguer l'héritage de l'estimable M^{me} Coche. Les deux sexes étaient sur la brèche. Virtuoses masculins et virtuoses féminins avaient déjà entamé la lutte, lorsqu'un bruit inattendu s'est répandu soudain...

Au premier instant, on refusa d'y ajouter foi, tant l'in vraisemblance était grande ; mais depuis le bruit a pris consistance et est devenu réalité.

La classe de piano en litige est et demeure supprimée. Les élèves en seront réparties dans les classes d'alentour.

Si cette mesure signifie quelque chose, c'est évidemment qu'il y a une tendance à la décroissance dans l'affluence des pianistes. Acceptons-en toujours l'augure. L'illusion est chose si douce !

La musique n'a d'ailleurs jamais tant fait parler d'elle que depuis une quinzaine de jours. La question de l'Opéra a contrebalancé un moment la question des principautés danubiennes, et le trône du prince Couza n'a pas donné lieu à plus de commentaires et de compétitions que le trône du prince Perrin.

Après avoir affirmé l'avènement du prince Roqueplan, on annonce que le prince Perrin reste en place. Nous aurions, pour notre part, applaudi à la nomination de son concurrent ; soit dit sans mauvaise intention.

Une des figures typiques de ce temps-ci que celle de M. Roqueplan. De l'esprit, de l'esprit et encore de l'esprit ! La France lui doit presque la création de ce *petit journalisme* qui, en dépit des envieux, s'est fait au soleil de la publicité une place d'honneur. Eh ! dame, la chose remonte loin déjà. Par delà la révolution de juillet, s'il vous plaît. Nul ne s'en douterait à voir celui qui a conservé toute la verve de la jeunesse en dépit des soixante-deux ans que lui octroie libéralement le dictionnaire de Vapereau. J'imagine que si M. Roqueplan reste ainsi jeune, malgré les calendriers qui s'accumulent, c'est encore par amour de l'antithèse et par horreur de la tradition routinière.

Histoire de jouer un bon tour à son prénom de Nestor !

Dégagé d'allures, avec une crânerie pleine de verve, intarissable dans la causerie finement aiguisée, ayant échappé à l'embonpoint quinquagénaire par la *nervosité*, comme diraient les pathologistes, ce dont la *nervosité* s'est du reste vengée par un tic inexorable, M. Roqueplan est le plus vrai Parisien qui soit jamais né dans les Bouches-du-Rhône. Fouler le bitume du boulevard, charmant séjour (*air connu*), semble être sa vocation impérieuse.

Avec cela, sachant prouver qu'on peut, au besoin, faire les affaires en riant. On a souvent parlé de certains chirurgiens qui égayent par un bon mot leurs plus terribles opérations. Quand M. Nestor Roqueplan, directeur des Variétés, de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique, avait à trancher dans le vif de l'amour-propre d'un auteur ou d'un musicien à qui il voulait refuser une pièce, il trouvait presque toujours moyen de motiver son arrêt par une nouvelle à la main. C'était toujours une consolation pour l'auditeur.

Ce n'est pas à dire pour cela que toutes ses directions, — celle de l'Opéra, première édition, notamment, — furent exemptes d'erreurs. Mais s'il eût pris la main une seconde fois, l'expérience de ces erreurs mêmes était là pour le guider. Autant de pris sur l'inconnu.

N'omettons pas un détail qui a son charme.

Sur la seule probabilité de sa nouvelle promotion, cent onze concurrents s'étaient déjà mis sur les rangs pour lui succéder en qualité de feuilletonistes dramatiques au *Constitutionnel*.

Il y aura encore de beaux jours pour la critique.

Savez-vous bien, à propos de toutes les révolutions théâtrales qui se produisent en ce moment, que la position des directeurs devient singulièrement épineuse.

On n'a point assez pris garde, ee me semble, à la transformation qui s'opère depuis quatre ou cinq ans dans les dispositions du public. Pendant toute la période qui avait précédé, sa longanimité tenait vraiment trop du mouton... de Panurge.

Le sifflet menaçait d'aller rejoindre la harpe, dans les archives des instruments hors d'usage. Mais on lui a tant fait honte de sa bonhomie, à ce public candide et résigné, que voici maintenant qu'il prend d'impitoyables re-

vanches, et est tout prêt à tomber dans l'excès contraire. Tous les genres sont égaux devant ses colères de parterre échappé. Il siffle, siffle et siffle encore. La bouffonnerie grecque et romaine qui seule, en ces derniers temps, savait trouver le chemin de son cœur, périclite à son tour. Cela a beau être absurde à souhait, décollé à point, il n'applaudit plus, et rougit d'avoir applaudi. Mais, là où le symptôme est plus surprenant encore, c'est au boulevard du Crime, sur les scènes vouées au mélodrame.

Ah ! vous vous moquiez de la crédulité des braves gens qui venaient verser toutes leurs provisions de larmes dans le sein de M. Dennery et de M. Anicet Bourgeois ! Ah ! vous avez raillé à outrance la ferveur des âmes candides qui s'étaient vouées au culte de la *croix de ma mère* ! Téméraires ! qu'avez-vous fait là ?... Vous avez rendu tout simplement le drame impossible. Vous les regretterez amèrement, mais trop tard, ces simplicités d'émotion dont vous vous gaussiez. Aujourd'hui, les phrases les plus pathétiques sont *égayées* sans miséricorde.

C'est l'expiation. Qui a frappé par la déclamation périra par la déclamation. Vous avez blasé le peuple sur la sensibilité à force de sensiblerie. Vous avez trop tendu la corde ; elle a cassé et ne vibrera plus.

Le déluge de romans à horreurs publiés par les feuilles de la spécialité a noyé le genre lui-même. Jacques Bonhomme n'est point une bête. Il a fini par voir qu'on le prenait pour dupe. Halte-là !

Que va devenir désormais la littérature qui nous traitait par le poison, l'assassinat, l'inceste et l'abomination ?... Vous feriez aujourd'hui à votre dernier tableau un échafaud avec ses pompes sinistres, que de la dernière galerie s'élançerait la voix sceptique d'un Gavroche, criant : — C'est copié dans les œuvres complètes de Jean Hiroux !

Et rira bien qui aura pleuré le dernier.

Voilà donc là encore une démolition de faite. Que va-t-on rebâtir maintenant ?

Nous sommes dans la saison des déménagements. C'est l'occupation annuelle à cette époque, mais je ne veux parler ici que de déménagements d'une exceptionnelle solennité.

Deux des principaux journaux de Paris vont incessamment quitter leurs domiciles respectifs. L'expropriation chasse le *Journal des Débats* de l'antique rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, dans laquelle il habitait une des maisons les plus enfumées, les plus caduques, les plus vermoulues de Paris. Quant au *Siècle*, ce n'est pas l'expropriation, ce sont les exigences de sa propriétaire qui le forcent à aller dans un autre quartier porter ses bureaux et son bonheur.

On avait prématurément annoncé que le *Siècle* s'installait rue Tiquetonne. Il avait en effet été question de bâtir là un palais somptueux, mais on a reculé devant la dépense. On se contentera d'un hôtel tout fait que la feuille populaire a loué rue Chausat, non loin de la rue Rossini. Les aménagements spéciaux vont commencer sans délai. Après quoi l'on procèdera à la translation des dieux pénates.

Une chose curieuse, que le déménagement d'un grand journal. Jamais les voitures de la maison Bailly et C^e ne se seront vues à pareille fête.

Dans le premier chariot, la caisse... — sauvons-la toujours ! — la caisse et les registres d'abonnements. Dans le second chariot, le coffre aux formules politiques. C'est là que sont entassées pêle-mêle toutes les phrases qui sont d'un éternel usage. Il y en a plusieurs centaines, telles que : « *L'horizon se rembrunit... La Prusse entre dans une voie pleine de périls... Laissons les personnalités de côté et ne discutons que les principes !... Il serait superflu d'insister sur la gravité des documents qu'on trouvera ci-dessous... L'Italie vient de faire un nouveau pas en avant...* » Tout cela est empilé et pèse lourd, je vous en réponds.

Dans le troisième chariot, les moules dans lesquels on coule les faits divers. Chaque saison a les siens, qui servent à tour de rôle. Un véritable almanach des sinistres. L'hiver, les feux de cheminée et les danseuses victimes de leur imprudence, qui, en s'approchant de la cheminée, ont allumé leurs jupes de gaze. Au printemps, les malheureuses familles empoisonnées par les champignons qu'elles avaient, en dépit des avertissements réitérés de la presse, été cueillir dans les bois. L'été, les baigneurs qui, s'étant aventurés en pleine eau, ont été emportés par un tourbillon et ont disparu sans qu'il ait été possible de leur porter secours. L'automne, les chasseurs témé-

raires qui, en voulant sauter une haie, ont soulevé le chien de leur fusil et ont reçu toute la charge en pleine poitrine.

Le répertoire n'est pas des plus gais, mais il est heureusement varié par les colis contenus dans le quatrième chariot du déménagement. Celui-là ne renferme que la grande volière aux canards. Elle seule, et c'est assez pour le remplir complètement.

Viennent encore le chariot du feuilleton, plein de manuscrits et de suites au prochain numéro; le chariot des bulletins de Bourse, remorquant douze cents manières de dire que les fonds ont été lourds, ou que le report s'est un peu tendu vers deux heures et demie. Enfin le plus grand de tous les chariots, pour fermer la marche; le chariot des annonces, surchargé de remèdes infailibles, de bons marchés fabuleux et de liquidations à 50 p. 100 de rabais.

Une chose curieuse, que le déménagement d'un grand journal !...

Il est d'autres façons de déménager, celles-là sont même un peu trop mises en pratique depuis quelque temps.

Il n'est bruit partout que de caissiers disparus, que de banquiers en fuite. La Bourse a été aussi le théâtre d'exécutions assez nombreuses.

Parmi les exécutés se trouve un pseudo-gentilhomme qui avait récemment épousé la fille d'un bourgeois millionnaire qu'il ruine d'un seul coup. L'infortuné bourgeois est au désespoir et s'en va partout porter ses trop tardives condoléances.

L'autre jour encore, il épanchait ses douleurs dans le sein d'un ami dont l'impitoyable bon sens avait en vain cherché à le détourner de ces ambitieuses visées.

— Mon cher, je te l'avais bien dit, répondait l'ami.

— Tu me l'avais bien dit ?

— Rappelle-toi... cette alliance-là ne m'inspirait pas de confiance et je m'y suis opposé de tout mon pouvoir.

— Sans doute, mais qui aurait jamais cru?... Un genre qui descendait des croisades!... positivement. J'ai vu son arbre de généalogie... l'arbre de généalogie de sa mère... l'arbre de généalogie de ses cousins...

— Raison de plus, mon cher, à ta place en voyant tant d'arbres, j'aurais tout de suite craint d'être volé comme dans un bois.

On a beau dire, le progrès s'affirme, et s'affirme autrement que par des paroles.

Au nombre des vraies améliorations réalisées en ces dernières années, il faut compter la création de ces hospices de convalescence qui reçoivent les malades que l'hôpital est obligé de renvoyer pour faire place à des souffrances plus urgentes. Autrefois en se retrouvant brusquement jeté sur le pavé sans forces et la plupart du temps sans ressources, l'ouvrier était pris par le désespoir qui amenait très-souvent des rechutes plus cruelles et plus dangereuses que le mal lui-même.

Aujourd'hui la société — à Paris du moins — ne laisse pas son œuvre de bienfaisance inachevée. L'asile de Vincennes et celui du Vésinet rendent d'incontestables services.

Après avoir donné les soins au corps, on s'occupe de les donner maintenant à l'intelligence, et des conférences seront faites aux convalescents sur des sujets à la fois instructifs et attrayants par des notabilités des lettres et des sciences. Déjà des noms illustres se sont fait spontanément inscrire pour cette tâche méritante.

Cette innovation vaut bien un bravo sans doute entre deux futilités du jour.

Revenons au courriérisme.

Les journaux ont publié avec une componction voilée de mélancolie le bilan des recettes réalisées par les cent premières de l'Africaine. Les journaux semblaient soupirer tout bas : « Hélas ! elle ne vibrera plus la lyre qui chantait d'or. Hélas ! ces belles fêtes-là resteront sans lendemain ! »

Eh bien, peut-être pas tout à fait !

Il nous sera donné d'applaudir encore du Meyerbeer inédit, à deux reprises différentes. D'abord à l'Odéon, dans la *Jeunesse de Gæthe*, pièce de M. Henry Blaze de Bury, pour laquelle le maître a composé des chœurs admirables.

Mais les chœurs de la *Jeunesse de Gæthe* ont été annoncés déjà tandis qu'on n'a point encore parlé d'une

partition d'opéra-comique laissée par l'illustre compositeur. Cette partition, commencée par Meyerbeer, il y a longtemps, bien longtemps, sur un scénario italien, n'est pas tout à fait terminée.

Mais on la pourrait compléter avec divers fragments trouvés dans ses précieux papiers.

Un français serait chargé de relier ces richesses éparses à l'aide d'un livret nouveau... qu'il se hâte, et ne nous laisse pas attendre aussi longtemps que pour l'*Africaine* ci-dessus nommée.

Que voulez-vous y faire ? Il faut bien céder aux exigences du goût du jour. Plus nous allons, plus les lecteurs se montrent friands de détails intimes sur les notabilités contemporaines. Les portraits succèdent aux portraits sans que la multiplicité des épreuves lasse la curiosité du public. Bien plus, ce ne sont pas seulement les hommes qu'on s'est mis à décrire; c'est leur intérieur, qui, à la vérité, fait bien aussi quelque peu partie d'eux-mêmes.

Dans une de nos précédentes chroniques, nous vous décrivions ici même l'*at home* de M. Émile Augier. Vous plairait-il de partir de compagnie avec nous pour une excursion nouvelle ?

Où vais-je vous conduire?... A l'Institut. Oh ! ne craignez rien. Mon intention n'est pas d'abuser de votre confiance pour vous induire en séance académique. L'Académie, d'ailleurs, n'opère pour le moment qu'à huis clos. C'est jeudi qu'elle doit procéder à l'élection d'un nouveau membre, en remplacement de M. Dupin.

L'illustration littéraire chez laquelle je veux vous faire pénétrer n'est pas l'écrivain que les quarante s'adjoindront, mais celui qu'ils ne nommeront pas, quoique bien peu aient des titres plus sérieux, quoique bien peu soient sur la brèche de la candidature depuis plus longtemps et avec plus d'héroïque constance.

Vous devinez que c'est de M. Philarète Chasles que je veux parler. Précisément. Un important ouvrage dont je suis à même d'annoncer la prochaine publication : l'*Histoire du mouvement intellectuel de l'Europe pendant les quinze dernières années* va soulever autour du nom de M. Philarète Chasles un grand bruit, assurément. Tout récemment plusieurs villes de Belgique applaudissaient aux conférences dans lesquelles il leur allait porter l'esprit français à domicile. La *Petite Revue*, dans son dernier numéro, crayonnait prestement sa silhouette, et ses articles pleins d'humour font florès au *Nain jaune*.

Vous voyez que je ne vous mène pas chez le premier venu. Tant s'en faut. Suivez-moi donc, comme il est chanté dans *Guillaume Tell*.

Nous pénétrons dans la cour de la bibliothèque Mazarine. A gauche, un escalier que l'architecte Visconti copia sur une villa romaine. Au pays du soleil, à ciel ouvert, ce doit être une merveille. Chez nous, dans notre climat de brumes, c'est quelque chose de froid comme un cloître, de glacé comme une entrée de mausolée. Au premier, à gauche, une petite porte se présente. Nous sonnons et nous voici chez l'éminent professeur du Collège de France.

C'est un lundi soir. Il y a causerie intime. Des notabilités des sciences et des lettres sont réunies. Mais avant d'avancer plus loin, donnons un coup d'œil furtif aux alentours. De ce côté, le cabinet de travail, garni du haut en bas de rayons sur lesquels sont accumulés plutôt que rangés des livres qui cachent leur désordre derrière de grands rideaux algériens. On sent que ce n'est pas là une de ces bibliothèques arrangées pour l'effet et auxquelles on ne touche jamais. Ces volumes ont été feuilletés cent fois, puis laissés, — puis repris par le maître du logis, un bénédictin en habit noir.

On ne croirait guère à le voir si mondain d'allure, que tant d'érudition puisse tenir dans si peu de pédantisme.

Nous arrivons précisément dans son salon au moment où, debout devant la cheminée, il improvise quelque brillante fantaisie de conversation. Ici encore nouvelle surprise. Ce salon ressemble plus à celui d'une petite maîtresse qu'à l'austère séjour d'un grave professeur. Un plafond bleu de ciel avec des nuages fouettés. Au-dessus de la porte un panneau avec des amours Louis XV. Des glaces de Venise, du brocard cerise. Un nid charmant et élégant. A travers les carreaux de la vaste fenêtre, on aperçoit le magnifique panorama des quais, du pont des Arts et du Louvre, pendant que les dialogues continuent, que le piano résonne, que les mots d'esprit se croisent avec les thèses les plus ardues. C'est le salon le plus

cosmopolite de Paris. On y rencontre des célébrités suédoises, danoises, allemandes, anglaises... chinoises peut-être !

Profitions de l'attention qu'on accorde au spirituel M. Deschanel ou au savant M. Franck pour achever l'exploration. Nous allons être légèrement indiscrets. Chut ! ne dites rien.

Ceci est la chambre à coucher. Une curiosité parisienne. Elle a, comme vous le voyez, deux fenêtres qui se font face, l'une au nord, l'autre au sud. Le cas était embarrassant, mais avec de l'ingéniosité on vient à bout de tout. M. Philarète Chasles a profité de l'occasion pour se donner à la fois le luxe d'un double climat.

Tout autour de la pièce s'allonge en rotonde un paravent circulaire. L'hiver, la fenêtre du nord est calfeutrée, et c'est la température des serres chaudes. L'été, c'est la fenêtre sud qui se ferme, et c'est la température d'une cave fraîche.

Mais on pourrait remarquer notre absence prolongée. La soirée tire à sa fin. Chacun s'en va charmé et ayant appris quelque chose, retenu un axiome inédit, un paradoxe aimable.

Regagnons la porte, esquivons-nous. Voilà qui est fait !...

Je parlais tout à l'heure de l'Académie et de l'élection à laquelle elle va procéder. Un joli mot a été commis à ce sujet.

On causait de la candidature d'Henri Martin dans un cercle littéraire.

— Henri Martin ne sera pas nommé, fit quelqu'un.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a trop d'académiciens qui ont lieu de craindre l'histoire.

Puisse le résultat du scrutin démentir la prédiction et son considérant !

Bibliophiles, à votre poste !

Le mois ne s'achèvera pas, dit-on, sans que l'on ait vu paraître à l'étalage des libraires les *Apôtres*, de Renan, et le second volume de la *Vie de César*.

Bibliophiles, à votre poste !

Hippolyte Bellangé est mort, ce fut dans la peinture un Vernet au petit pied, très-amoureux de l'épisode et de l'épisode patriotique, presque Chauvin. Ce fut un galant homme et un peintre de talent, il avait l'émotion, le trait et la science de la composition. L'Empire et ses batailles, la gloire de l'Empereur et ses hauts faits furent le constant sujet qu'affectionna son pinceau. Il laisse un fils qui fait de la peinture et il est mort Conservateur du musée de Rouen. Il avait remplacé M. Court, le peintre de portraits.

N'oublions pas la solennité la plus intéressante, la plus singulière, la plus curieuse de la semaine.

Je veux parler de l'assemblée générale des actionnaires de la Caisse des chemins de fer.

Dès trois heures s'empilait — il y avait un croquemort ! — sur les gradins du Cirque une foule bariolée, étrange, mais d'une bienveillance préméditée. On sentait que l'on était venu pour applaudir.

Et en effet !

Dès les premiers mots, la voix du célèbre banquier a été couverte par des bravos. Il y avait de quoi d'ailleurs. Ne jurait-il pas de reconstituer en entier un capital... qui a été bien près de la roche Tarpéienne ?

O contrastes humains !

Par la pensée, je revoyais la cellule sombre de Mazas, le tribunal, tout le passé, tandis que M. Mirès — un lutteur infatigable, il faut le proclamer — était salué par une ovation enthousiaste. C'était à faire craindre pour la solidité de la salle du Cirque de l'Impératrice.

Une véritable résurrection enfin !

Aussi au plus fort de l'enthousiasme, un des assistants grognait entre ses dents, d'un air narquois :

— On peut dire que voilà des gens qui croient aux revenants...

— Pardon, fit un voisin, ils croient aux revenus ! C'est ce qu'on appelle une réplique en situation.

Les Mines d'argent du Parral

ÉTAT DE CHIHUAHUA (MEXIQUE)

Le nom de *Parral* est celui de la montagne argentine au pied de laquelle sont ouvertes les galeries des mines exploitées aujourd'hui, et de la ville que cette exploitation a naturellement fait naître. Le *Rio de Parral*, qui l'arrose, prend sa source dans la montagne. Desséché pendant l'été, son lit devient un torrent pendant la saison des pluies.

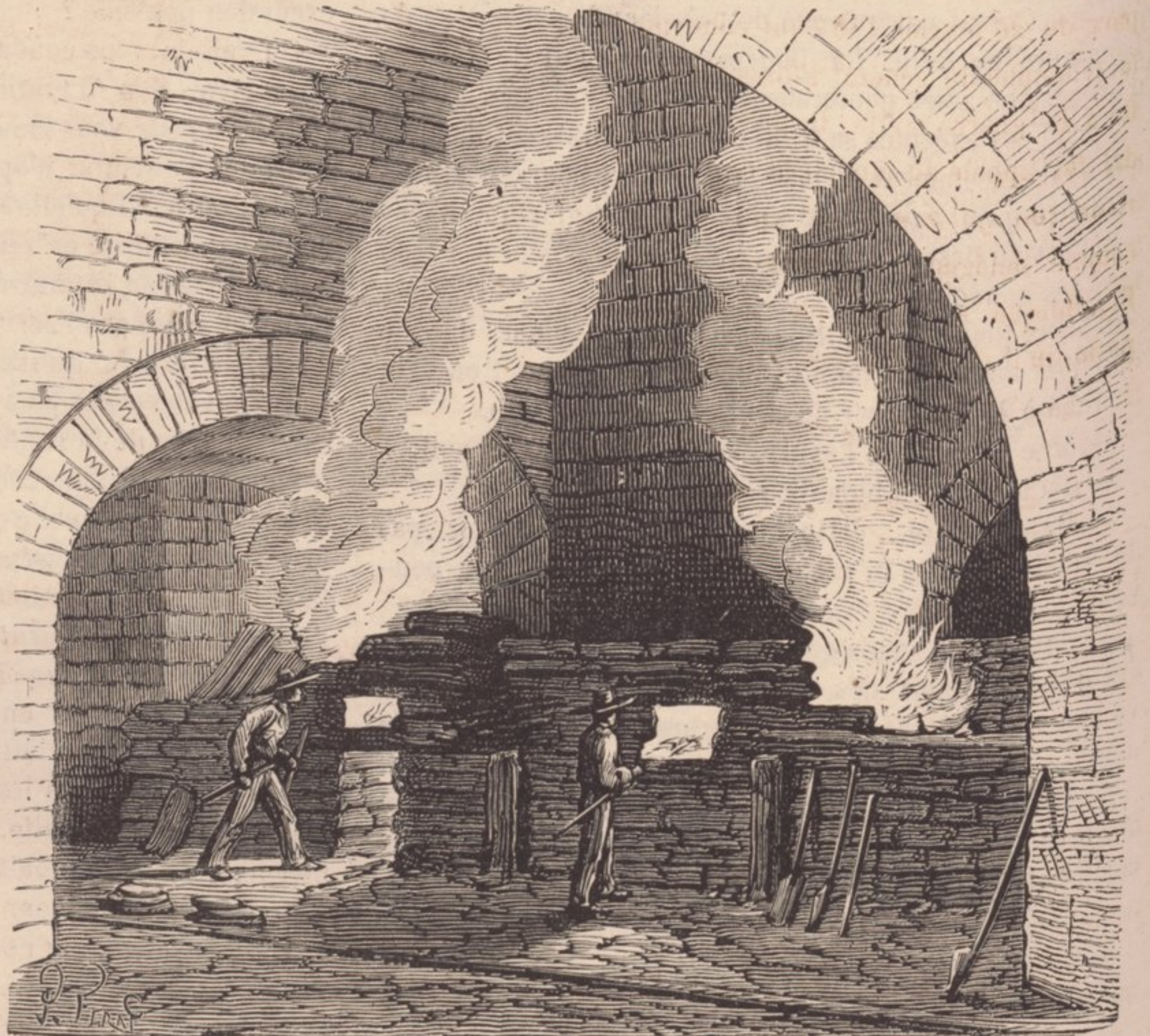
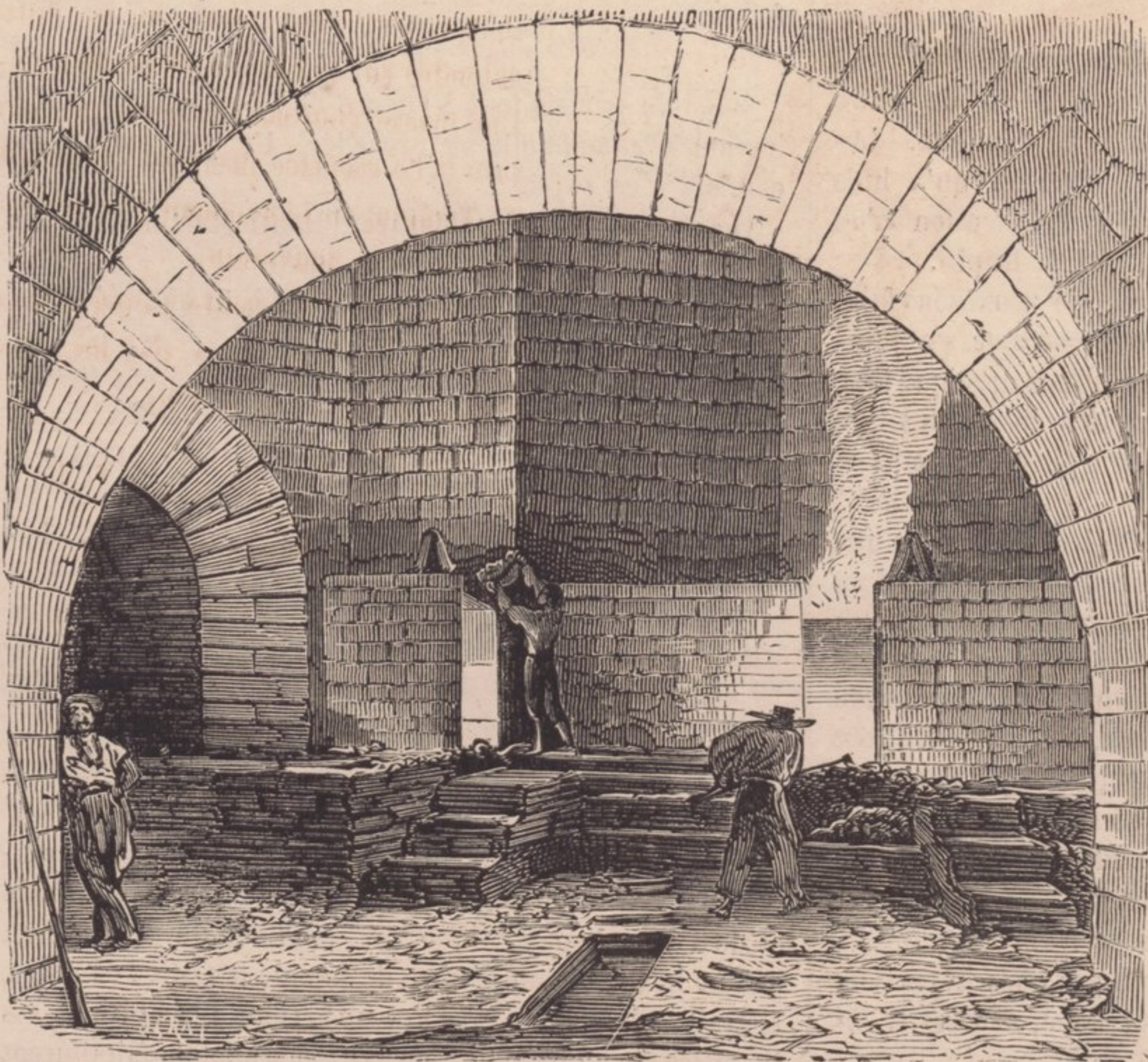
Jusqu'à la guerre de l'Indépendance (1810-1824), les



Mines d'argent du Parral, au Mexique. — Indiens cassant le minerai.

mines d'or et d'argent du Parral donnèrent lieu à un commerce énorme ; mais depuis cette époque, les divisions intestines du pays ont fatigué les travailleurs, enlevé aux maîtres toute sécurité et bien des riches minerais ont été abandonnés.

Cependant, au nombre des usines qui font encore honneur à l'industrie minière du Mexique, se trouve celle de M. Quimper, connue sous le nom de *las Huertas*. C'est un Français, nous sommes heureux d'avoir à le dire ici, qui seul



Hauts fourneaux servant à la fusion du minerai.

n'a pas déserté un pays dont l'avenir n'est plus un problème aujourd'hui. Les dessins que nous publions font pénétrer nos lecteurs dans l'usine de notre énergique compatriote.

Un de nos quatre dessins représente l'entrée de la mine située dans une grande déchirure de la montagne. Au sommet, est établi un poste stratégique confié à la vigilance d'une section française. Un de nos soldats fait sentinelle et surveille les approches.

Dessin du milieu : — Les blocs de minerai sont d'abord cassés en morceaux de la grosseur des silex employés à Paris pour la confection du macadam, puis en parcelles de la dimension d'une noisette. Ces parcelles, mélangés avec de la litharge, sont jetées dans des fourneaux où la matière se liquéfie.

Après plusieurs heures d'incandescence, une issue est donnée à la lave qui se répand dans les petits récipients ménagés à cet effet. C'est le *gatacu* gâteau d'argent et de plomb, car le minerai, considérablement épuré déjà, n'est cependant pas pur encore. Une dernière fonte est indispensable. Un mélange nouveau est alors formé et le minerai, sous le nom de *plancha*, est remis dans les fourneaux.

Après six heures d'ébullition nou-

velle de la *plancha*, sort enfin la *plata*, dégagée de toute matière étrangère, et prête à être livrée au commerce sous cette appellation prestigieuse : *Argent*.

MAXIME VAUVERT.

FRANCISCO ANTONIO VIDAL

PRÉSIDENT DÉLÉGUÉ DE LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY

Quand le général Florès, président de la république Orientale, partit pour la campagne contre le Paraguay, il choisit pour lui déléguer ses pouvoirs le docteur Vidal, dont l'influence était grande à Montevideo. Chargé d'une tâche difficile au milieu d'un pays récemment bouleversé par la guerre civile, M. Vidal s'est distingué par sa modération envers ses adversaires politiques ; il s'est appliqué à organiser l'administration financière, et a attaché son nom à la création de chemins de fer et d'entreprises destinées à développer le progrès commercial et industriel du pays.

M. Vidal, né à Montevideo en 1827, appartient en quelque sorte à la France.



MINES D'ARGENT AU MEXIQUE. — Vue de l'entrée de la mine.

où il était venu à l'âge de quinze ans avec sa famille qui quitta son pays au moment où Oribe le lieutenant de Rosas commença le siège de Montevideo ; il a été élevé à Paris : après avoir fait ses études à Sainte-Barbe, il a suivi les cours de la Faculté de médecine de Paris, a été interne des hôpitaux, et est resté quelque temps attaché en qualité d'interne à l'hôpital du Bon Jésus dans le service du docteur Blache. Reçu docteur en médecine, il revint à Montevideo où il s'occupa presque exclusivement de sa profession. Cependant quand le général Florès fit son pronunciamiento, le docteur Vidal n'hésita pas, il manifesta et courageusement ses sympathies pour le parti libéral. Après la paix du 20 février 1865 qui confirma le triomphe du général Florès et mit fin à la guerre civile, le docteur Vidal fut appelé au ministère de l'intérieur (de *go'ierno*), et enfin choisi comme délégué du président de la République orientale de l'Uruguay, poste qu'il occupe encore aujourd'hui.

BUSTAMENTE.



M. ANTONIO VIDAL, président de la République orientale de l'Uruguay.

(D'après la photographie communiquée par M. Tiberghien-Ackermann, consul général de la République de l'Uruguay à Paris.)

Visite de l'Empereur à la barrière du Trône pendant la foire au pain d'épice.

L'Empereur a fait le 31 mars, après midi une promenade en voiture dans le quartier Saint-Antoine, où a lieu la foire au pain d'épice.

Sa Majesté, partie des Tuileries à quatre heures, en daumont et sans escorte, s'est rendue à la place du Trône par la rue Saint-Antoine et le boulevard Mazas. La foule était tellement compacte, que la voiture impériale a dû traverser au pas la place du Trône et le boulevard du Prince-Eugène. Les acclamations les plus enthousiastes n'ont cessé de se faire entendre sur le passage de Sa Majesté. Une masse énorme entourait la voiture et l'a escortée jusqu'au boulevard du Temple, en témoignant de son respect pour le Souverain.

L'Empereur est rentré à cinq heures et demie, aux Tuileries, par les boulevards et la rue de la Paix.

M. V.



FRANCE. — Inauguration à Saint-Tropez (Var) de la statue du bailli de Suffren. — Défilé des canots de l'escadre armés en guerre. (D'après le croquis de M. Rostan.)

Inauguration de la statue de Suffren à Saint-Tropez (Var)

ACTUALITÉ

Nous empruntons à la *Presse* un fragment de l'article qui doit accompagner notre dessin de la fête de Saint-Tropez, il a été écrit sur nature par M. Georges Bell, l'un des représentants de la presse à cette solennité.

« Le bailli de Suffren-Saint-Tropez est une des grandes figures historiques de la fin du dernier siècle. Nous n'énumérerons pas les combats qu'il a livrés aux Anglais, soit dans les îles du cap Vert, soit dans les mers de l'Inde, lorsque leur puissance n'avait pas encore vaincu, assujetti et dépouillé tous les princes indigènes. Ces détails appartiennent à la biographie. Pour l'écrire convenablement, il faudrait à la fois connaître et les spécialités de l'ancienne tactique navale, et les constitutions de l'Inde au temps d'Hyder-Ali et de Tippoo-Saïb. Ces connaissances ne s'improvisent pas. Mais de tous ces faits, il résulte que, certes, la statue qu'on vient d'ériger à Saint-Tropez était bien méritée.

» Elle est l'œuvre de M. Montagne, un artiste toulonnais auquel il ne manque que quelques encouragements pour grandir et donner tout ce qu'il a dans la tête et dans le cœur. Elle a été fondue à Marseille dans les ateliers de M. Maurel. Ces deux enfants de la Provence ont tenu à grand honneur de contribuer, chacun pour leur part, à l'exécution du monument. Une portion du bronze a été donnée par l'Etat, non point comme on l'a dit et imprimé, avec des canons pris à l'ennemi, mais avec des débris ramassés à l'arsenal de Toulon.

» La fête d'inauguration a été fort belle. Le vice-amiral Jurien de la Gravière y représentait l'Empereur. A côté de lui marchaient M. de Chabannes-Curton, vice-amiral et préfet maritime de l'arrondissement, qui commande l'escadre cuirassée de la Méditerranée, M. Montois, préfet du Var, et M. Alban-Martin de Roquebrune, qui faisait les honneurs de la ville dont il est maire. Ce dernier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur au moment où le voile enlevé a permis à la foule d'admirer les traits du bailli de Suffren.

» Elle était nombreuse cette foule. Elle était accourue de tous les points de la côte, de Toulon et de Saint-Raphaël, d'Antibes, de Fréjus, de Nice, de tous les villages environnants, de toutes les localités à quarante kilomètres à la ronde; de Cagolin, de La Roche-Freinet, du Luc, du Canet, de Carnoules, de Vidauban, de Pignans, de Cuers, d'Agay, de Gonfaron, d'Hyères. Elle se pressait compacte sur la petite place qui est devant le port, et au centre de laquelle s'élève le monument. C'était en majorité de braves populations rurales; mais on remarquait partout cette intelligence et cette habitude de la pensée que donne partout l'éternel spectacle de la mer. Elle heurtait sans cesse les personnages officiels, dans des rues étroites et tortueuses peu faites pour de grands concours de populations. Mais nulle part il n'y a eu l'ombre d'un désordre. »

GEORGES BELL.

Nous remercions M. Rostan qui nous a adressé le croquis de cette fête. Deux excellents envois arrivés par le courrier du mardi et à nous adressés par M. Decoreis, dont nous constatons ici le talent et le dévouement, n'ont pu trouver place dans le *Monde illustré*.

Nous prions les lecteurs de remarquer l'activité que nous déployons; ce dessin, reçu le lundi à midi, a été dessiné et gravé en quarante-huit heures, et a pu être mis sous presse jeudi matin.

C. Y.

LES SCRUPULES DU DOCTEUR BUTLER

Suite (1)

La conclusion fut qu'à mon âge et avec ma profession il était fort ridicule de nourrir un amour platonique, mais on n'échappe point à ces combinaisons du hasard qui rendent parfois la vie si romanesque.

L'on vint me réveiller un matin pour donner des soins fort urgents à un petit débitant nouvellement établi dans

(1) Voir le dernier numéro.

le quartier, qui venait de s'empoisonner avec de la *mort-aux-rats*.

Ce pauvre homme avait souscrit un billet de cinquante francs, somme énorme pour les ressources de son cabaret; le billet avait été impayé, protesté; toute la série des actes judiciaires s'ensuivit. L'idée d'une saisie imminente détraqua le cerveau assez médiocrement organisé de ce brave regrattier. Il avait fermé sa boutique à onze heures; puis, dans l'isolement de la nuit, dans le désordre de ses pensées, il avait avalé de quoi tuer tous les rats de l'éléphant de la Bastille.

Ce fut précisément ce qui le sauva; quand j'arrivai, il n'y avait d'autre danger à craindre qu'une surexcitation. Le malheureux me parlait uniquement de sa saisie, de son commerce ruiné, de ses petits projets renversés de fond en comble. Il suppliait en grâce les commères et les voisins rassemblés dans son taudis d'aller demander un délai au détenteur du billet. Ces gens, qui comprenaient combien leur aspect à demi-misérable inspirerait peu de confiance, ne paraissaient pas accepter volontiers la commission.

Je m'en chargeai et je demandai l'adresse du créancier.

— Harmand, quai de la Râpée, 42.

J'eus un instant de stupéfaction.

— Allons! me dis-je, ma vie sera mêlée à celle de M^{lle} Aubertot. Cela est décidé par un pouvoir mystérieux.

Je trouvai M. Harmand, non pas tel que je me l'étais représenté, mais tout aussi désagréable. Il avait la mise voyante des escrocs qui opèrent dans un certain milieu, l'air sournois et insolent, la parole mielleuse; bref, il me fit l'effet d'un domestique devenu bourgeois.

Dès que j'eus prononcé le nom de mon protégé:

— Bon! vous venez demander des délais, n'est-ce pas? s'écria-t-il. Vous êtes certainement le dix-huitième commissionnaire qu'on m'expédie.

— Je vous ferai remarquer, monsieur, que vous me paraissez complètement étranger à la politesse; mais il ne s'agit pas de moi. Votre débiteur est malade, fort malade; c'est au nom de l'humanité que je viens vous demander un peu de patience.

Et je racontai en deux mots la tentative de suicide du pauvre homme.

— Ma foi! il aurait aussi bien fait de mourir; cela lui aurait évité le chagrin de ce déménagement qu'il redoute tant. Il m'est impossible d'attendre quarante-huit heures de plus.

La réponse de ce manant me remplit d'horreur. Quoi! c'était à ce monstre qu'allait s'unir ma belle apparition? Cela me parut inconcevable, impossible.

Quant à mon protégé, je ne pouvais plus rien espérer, surtout lorsque, d'une voix assez grogouillante, le M. Harmand eut ajouté:

— C'est pas maladroit ce que vous faites là pour un médecin; on laisse sa carte en partant et l'on a raccroché un client. Je trouve cela très-fort, et quand, par malheur, je serai malade, je songerai à vous.

Il faut vous dire que, dès le commencement du colloque, j'avais exhibé ma carte pour établir mon identité et ma profession.

Je restai confus et sortis sans répondre, monté jusqu'à l'exagération contre le marchand de vins. Pendant cinq heures d'horloge, je fus résolu à empêcher son mariage avec M^{lle} Aubertot, résolu à ce point que je parcourus le quartier en tout sens pour avoir des renseignements sur M. Harmand et pour lui composer un dossier qui dessilât les yeux de son futur beau-père.

Ces renseignements — ce dont j'enrageai — étaient plutôt bons que mauvais. La plupart des commerçants auxquels je m'adressai payaient peut-être moins encore de mine que mon ennemi; un marchand de vins, au surplus, n'est pas tenu à la réserve d'un diplomate. Ce métier exige, au contraire, une vie extérieure, remuante, pleine de déjeuners, de dégustations, de paris saugrenus, de discussions violentes; on enlève les affaires à la force du poignet. Remarquez que la plupart des gens de vie interlope choisissent la profession de courtiers en vins.

Telle avait été longtemps celle de M. Harmand; associé plus tard à une maison de second ordre, il venait de succéder à M. Robert, un très-honorable commerçant, et le mariage ne représentait autre chose pour lui qu'un apport dotal.

Ceci est tellement habituel que je ne pouvais songer à lui jeter la première pierre; je me trouvai donc face à face avec ma grande colère et assez penaud, m'aperce-

vant — il était bien temps — que j'agissais fort légèrement en tout ceci.

Je gardais une opinion toute faite sur M. Harmand, mais M. Aubertot avait bien le droit de lui donner sa fille, attendu qu'on peut, sans être un galant homme au point de vue mondain, faire encore un mari passable.

En outre, comme l'honnête bourgeois campagnard ne paraissait point jeté dans le moule des despotes, il n'aurait pas résisté sans doute aux prières de sa fille, si M^{lle} Gabrielle avait manifesté la moindre répugnance pour ce mariage.

Non-seulement j'étais étourdi, indélicat, mais j'étais un sot, en trois lettres. Je connaissais une quantité raisonnable de femmes aimables, de veuves séduisantes, de jeunes filles rayonnantes de beauté et de santé; j'aurais déjà pu me marier dix fois dans les meilleurs conditions, et je me laissais aller à la pire des manies, à un amour romanesque que rien ne pouvait justifier.

La force de ces beaux raisonnements se soutint jusqu'au soir; en rentrant chez moi, en voyant mes fenêtres sombres, je songai qu'il serait doux d'être attendu, désiré. Du premier au cinquième étage, les vitres brillaient de l'éclat des lampes; là vivaient des pères, des mères, des familles.

En somme, j'aurais pu, le premier, rencontrer Gabrielle Aubertot. Qui sait même si je ne l'avais pas vue avant que le sieur Harmand la connût. Comme tout changeait pour moi! Avec quelle ardeur je travaillais! Sans me flatter, elle-même eût été probablement plus heureuse avec moi qu'elle ne le serait jamais avec son marchand de vins.

Tout cela aboutit à une affreuse migraine, et je me couchai en maudissant, non pas la nature et la société, qui n'avaient rien à voir là-dedans, mais l'incroyable faiblesse à laquelle je m'abandonnais.

II

Une des premières qualités du médecin, c'est de savoir se dompter; avoir trop de cœur ou trop de nerfs, ou trop de charité, autant d'obstacles dans notre profession.

Je voulus oublier les folles fantaisies de ces derniers jours, et je les oubliai. Tout homme a ainsi sa galerie de pastels à demi effacés que le souvenir restitue à certains jours dans tout l'éclat des grâces passées. Je joins Gabrielle Aubertot à ma petite collection, et personne, pas même mon ami le plus intime, ne put soupçonner que le docteur Butler avait été amoureux, aussi raisonnablement que Don Quichotte le fut de la Dulcinée du Toboso.

J'avais poussé la force de caractère jusqu'à ne point m'informer si le mariage avait eu lieu, et je ne pensais plus à cette aventure que pour me féliciter de mon héroïsme relatif, lorsque je reçus un petit mot ainsi conçu ou à peu près:

« Monsieur,

» Je vous avais bien dit que je ne vous oublierais pas. Ma femme est un peu souffrante; je compte sur vous.

» HARMAND,

» Quai de la Râpée, 42. »

J'eus d'abord envie de m'excuser, mais cette lettre maudite me fascinait; je me dis qu'en me mesurant avec le fantôme, je le ferais disparaître à jamais, et je partis.

M^{me} Harmand était couchée sur un canapé lorsque j'entraï. Il me suffit d'un regard pour me convaincre que si mon rêve avait été déplacé, il n'était point ridicule. La jeune femme réalisait bien l'idéal que j'avais entrevu avec quelque chose de mieux encore. La splendeur jeunesse de M^{lle} Aubertot, ses grands yeux purs, un peu effarés, se complétaient par un sentiment nouveau. L'esprit avait visité cette tête; je crois la revoir encore; elle était positivement étonnante; mille sentiments dont elle n'avait jadis que la très-vague perception s'étaient tout d'un coup et tumultueusement révélés; une certaine amertume me parut mêlée à cet éveil de sensations. La voix était adorable, un peu voilée, les joues légèrement pâles, le corps affaissé par ce que vous autres, gens de lettres, appelez à tort et à travers *morbidezza*.

— Trouvez donc un mot français équivalent?

— Vous avez raison. Je reviens à ma malade. Sans

être atteinte gravement, elle subissait un des mille maux mystérieux qui attaquent brutalement le corps de la femme, ce fragile et charmant chef-d'œuvre.

Lorsque j'eus écrit mon ordonnance, elle se mit à sangloter avec violence.

— J'espérais être mère, me dit-elle tout bas.

Elle regarda son mari à son tour et pleura de plus belle.

— Ah ! que de simagrées pour une indisposition, fit le Harmand, qui se promenait de long en large, non sans témoigner quelque impatience.

— Le triple animal ! grommelai-je.

Je revins le lendemain : vous pouvez deviner quel zèle je mis à soigner ma nouvelle cliente et vous en devinez aussi le résultat ; c'est qu'elle guérit si vite que mon bonheur fut de courte durée. Trop peu courte cependant, puisque définitivement, sans illusion, sans restriction, sans compromis possible, j'étais bien et dûment amoureux.

Il ne m'avait pas fallu tout ce temps pour reconnaître aussi que M^{me} Harmand était une de ces femmes que l'on respecte toujours, avec quelque passion qu'on les aime. Rien en elle ne pouvait laisser prise aux désirs mauvais ; elle ne planait point dans une vertu singulière et démonstrative ; la force de cette honnêteté-là était dans une grande simplicité.

Je n'ai point ce caractère qu'aiguillonnent les difficultés, et je n'accepte les aventures qu'à condition de les rencontrer toutes préparées ; de plus, j'ai toujours tenu en médiocre estime les gens qui font métier de séduire. Ce sont pour moi les agents de police du vice suivant l'occasion à la piste, froidement satisfaits de perdre irrémédiablement un cœur chancelant pour la première fois peut-être.

A toutes ces causes, je me promis très-formellement de ne point persécuter M^{me} Harmand par une passion inconvenante et inutile. Pétrarque aimait Laure de Noves et n'en fut pas moins l'excellent mari d'une autre femme. Cette apparente contradiction ne fera sourire que les imbéciles. Je suis convaincu que Pétrarque était sincère. Au delà des affections courantes, des devoirs nécessaires et journaliers, il avait créé dans son cœur un petit réduit pour le meilleur de lui-même, et là, en contact avec un être idéal, il retrempait sa vie froissée ou lassée par les réalités.

Sans me comparer à Pétrarque d'une façon moins sentimentale, je m'arrangeai de façon à faire deux parts de ma vie. Pendant le jour, pendant la nuit, j'étais le docteur Butler, médecin, accoucheur, chirurgien ; je dinais en ville, je faisais un doigt de cour à certaines de mes clientes, — il y en a qui tiennent à cet amusant petit mensonge ; — bref, je menais la vie de ma profession. Quelquefois, et pour une heure seulement, je m'absorbais dans un charmant souvenir !

Encore trop près de la première jeunesse pour en avoir perdu les fraîches sensations, je me repaissais délicieusement de l'idée que j'adorais une femme et qu'elle l'ignorait, que ce sentiment discret n'avait à craindre ni les caprices, ni la coquetterie de la bien-aimée, ni la curiosité et les gorges-chaudes des étrangers. Cet amour était à moi, à moi seul ; en un mot, je jouissais de ce plaisir qui explique l'avarice ; je calculais la somme de bonheur que me vaudrait cet amour si jamais il était partagé, et cela me suffisait.

L'histoire vous paraît invraisemblable, mais je dois vous avouer qu'assez imprudemment je nourrissais ma chimère. J'allais, comme médecin, une fois au moins par quinzaine chez Harmand, avec lequel j'étais devenu presque familier.

Ce ménage ne paraissait point malheureux ; la brutalité du marchand de vins ne dépassait pas la moyenne de la brutalité de tous les maris ; il témoignait à sa femme tous les égards superficiels qu'on est en droit d'exiger, et moi, qui plus d'une fois avais brusquement pénétré dans leur intimité, je ne pouvais noter rien d'anormal dans cette maison.

M^{me} Harmand était fort attentive, fort prévenante pour tout le monde, y compris son mari ; sa conversation ne se départait jamais d'un enjouement modéré. Je ne me faisais pas néanmoins à l'idée qu'elle fût absolument satisfaite et que sa félicité égalât son mérite.

Toutefois, fidèle à ma résolution, et bien que plus d'une fois ma visite médicale fût un tête-à-tête avec elle, je ne hasardai jamais la moindre question.

Peu à peu j'avais appris l'histoire du mariage de M^{me} Aubertot et de M. Harmand. Était-ce bien une histoire ?

C'avait été une affaire comme il s'en conclut tant chaque année. Son père ne le connaissait pas beaucoup ; elle ne le connaissait pas du tout ; il y avait eu des entremetteurs et des entremetteuses pleins des meilleures intentions. On avait pris des renseignements ; les renseignements toujours bons, le mariage s'était fait. On aurait tort de supposer que les femmes très-jolies ont plus d'amoureux, plus d'occasions et se marient plus vite que les autres ; c'est le contraire qui arrive plutôt. Le cœur de M^{lle} Gabrielle n'avait donc battu pour personne, et je me permis de supposer qu'il n'avait pas battu non plus à l'approche de M. Harmand, négociant en vins. Un grand sentiment du devoir, enté sur une nature délicate, une éducation heureuse et un tempérament négatif expliquaient sa docilité aux ordres de son père, sa résignation aux ennuis du mariage. Une plaie pourtant saignait dans ce cœur si bien fermé. M^{me} Harmand n'avait pas d'enfants ; chaque fois qu'elle me parlait de ce « malheur », ses yeux se remplissaient de larmes ; elle m'accablait de questions sur la grossesse, la dentition des enfants.

Pour ma part, il m'arrivait souvent, à force de compatir à cette chère douleur, de réfléchir à la cruelle bizarrerie du sort qui vous place juste à côté du bonheur. Entre lui et moi, il n'y avait que la vie d'un homme, et quoi de plus fragile ! Il faudrait vingt-quatre heures pour énumérer les maladies terribles qui menacent à chaque instant cette frêle machine. On voit mourir des pères dont le travail soutenait des familles désolées, des enfants sur lesquels reposait l'espoir de deux vieillards, de belles et charmantes fiancées attendues à l'autel. Pourquoi cet homme ne mourrait-il pas ?

Puis, j'écartais ces idées dangereuses, pour un médecin surtout ; un jour nouveau se levait avec un nouveau soleil et de nouvelles préoccupations ; j'avais des malades à voir, des ordonnances à dicter ; je n'appartenais plus à la rêverie, mais à l'action...

FRANCIS MAGNARD.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE ANECDOTIQUE

LA GUILLOTINE. — On s'en occupe beaucoup depuis quelque temps. Après ceux qui veulent la supprimer, viennent ceux qui voudraient seulement changer l'instrument du supplice. On a proposé avec assez de raison une décharge électrique foudroyante. La batterie serait préparée à l'intérieur de la prison et une exposition du cadavre à la Morgue annoncerait que la justice est satisfaite.

Si on n'est pas enchanté de la guillotine aujourd'hui, il en fut de même jadis. Un spectateur de sa première apparition, le journaliste Duplain, rendait ainsi compte de ses sensations le 27 avril 1792 :

« On fit hier l'essai de la petite Louison et on coupa une tête ; le nommé Pelletier, qui n'est pas celui (du journal) des Actes des apôtres, en fit la triste expérience.

» Je n'ai de ma vie pu approcher un pendu ; mais j'avoue que j'ai encore plus de répugnance pour ce genre d'exécution ; les préparatifs font frissonner et aggravent le supplice moral ; quant au supplice physique, j'ai fait assister quelqu'un qui m'a rapporté que c'était l'affaire d'un clin d'œil ; le peuple semblait invoquer le retour de M. Samson à l'ancien régime, et lui dire : »

Rendez-moi ma potence de bois,
Rendez-moi ma potence.

L'IDÉE DES LECTURES PUBLIQUES. — Elle date, — qui le croirait ? — de la même époque que le lugubre appareil de M. Guillotin. A preuve cette lettre de Roland de la Platière à Brissot :

Lyon, le 22 janvier 1790.

Nous avons reçu mon cher ami, le mot que vous nous avez écrit le 17. Il n'est que trop fait pour ajouter à toutes nos inquiétudes. Les dernières lettres que nous vous avons fait passer les manifestent assez. Nous animons de notre mieux l'esprit public dans les sociétés populaires, et depuis hier nous ne désespérons pas de faire faire une adresse vigoureuse aux citoyens de cette ville, pour montrer à l'assemblée nouvelle que nous ne sommes pas non plus dans les provinces. Le défaut d'ensemble, de suite et de tactique dans les patriotes est la cause de tous les maux dont nous nous plaignons. Brissot ne se hâte point de

faire usage de ce que je lui ai envoyé sur les clubs. Les sociétés populaires auraient dû être provoquées dans le commencement, et surtout des lectures publiques dans des lieux très-commodes et très-spacieux. Les délibérations de nos assemblées ne donnent que des demi-lumières, créent des prétentions funestes dans des hommes médiocres et font contracter l'habitude de la contrariété et de l'entêtement. Formez une société de lectures pour le peuple, ayez un bâtiment convenable et fait exprès et vous verrez le bien que vous faites.

ROLAND DE LA PLATIÈRE.

L'HOMME AU MASQUE DE FER. — Il est enfin connu, ce mystérieux prisonnier, grâce aux consciencieuses recherches des abonnés de *l'Intermédiaire*. Des neuf personnages qui ont été mis en avant, il ne reste rien qu'un diplomate piémontais, puni pour avoir vendu le secret de négociations secrètes dont Louis XIV l'avait chargé. Ce diplomate s'appelait le comte de Mattioli. Arrêté près de Turin par Catinat, le 2 mai 1679, il fut conduit à Pignerol et confié à M. de Saint-Mars, qui était déjà le gardien de Fouquet. Après la mort de ce dernier, Saint-Mars fut successivement gouverneur des îles Sainte-Marguerite, et de la Bastille, où il emmena Mattioli. Le 49 novembre 1693, celui-ci mourut, et son décès fut mentionné sur les registres de la paroisse Saint-Paul sous le nom estropié de *Marchiali*. — Ainsi s'évanouissent les types beaucoup plus aristocratiques créés par l'imagination des dramaturges et des romanciers.

LES BAYADÈRES. — Nadar a reçu de l'Inde une curieuse suite de photographies. Leur contemplation reformera, je n'en doute pas, l'idée singulièrement exagérée que nous nous faisons des beautés indiennes. Je ne parle pas des rajahs qui ont la faiblesse de porter une cravate blanche et un habit à queue de morue, avec une jupe bariolée sur les jambes et un foulard entortillé autour de la tête. Non, je n'en veux qu'aux bayadères. Qu'on se figure un assemblage de grenouilles écorchées, de pauvres créatures montrant, je ne dirai pas leurs nudités, mais un assemblage d'os pointus à crever la peau. Les figures sont déprimées, les yeux saillants, les mines pitteuses. Des plaques de clinquants accusent encore plus l'absence des charmes qu'elles sont chargées de relever.

Un ex-percepteur de Pondichéry m'a donné la clef de ces airs faméliques. Ces pauvres bayadères sont entretenues aux frais des pagodes, dont les prêtres n'ont qu'une préoccupation : recevoir beaucoup et donner le moins possible. Aussi les bayadères sont-elles réduites à la portion congrue. Elles n'en dansent, il est vrai, que mieux... devant le buffet, — comme dirait Colmanche le populaire.

CHARLES HOUGO. — On assure que cet excentrique sollicite de nouveau les suffrages des Parisiens. C'est un double courage, car Paris n'a laissé que de mauvais souvenirs à ce pauvre musicien-poète-acteur et auteur tragique. M. Ambert dit Hougo est en effet tout cela. A son dernier voyage, un malentendu l'avait conduit sur les bancs de la police correctionnelle, d'où un bel et bon acquittement le renvoya. Son accent étranger et ses formes un peu brusques lui avaient en partie fait jouer ce mauvais tour ; on lui reprochait d'être sans ressources, et, pour convaincre la justice du contraire, Hougo dut diriger lui-même une perquisition qui amena la découverte d'une somme de 4,500 francs. Le trésor était caché... Devinez où?... Ce n'était ni sous le parquet, ni dans la paille, ni dans une vieille chaussette de laine. — C'était dans des manuscrits, et la cachette était bonne, puisque les agents mêmes ne l'avaient pu découvrir sur les premières indications de M. Hougo.

Ceci nous amène naturellement aux manuscrits eux-mêmes, dont l'ensemble est, paraît-il, d'un effrayant volume. La perle de cet écrivain est *l'Iliade finie*, tragédie magistrale dans le goût antique, dont l'audition seule dure sept heures, et dont les personnages, au nombre de soixante-quatre, sont tous représentés par M. Hougo seul, se grimant tour à tour en Achille, en Vénus, en Jupiter, en Hélène, etc. Si vous en doutez, allez consulter l'album de *l'automime*, — c'est le titre qu'il revendique, — et admirez les soixante poses dans lesquelles il s'est abandonné à la photographie. Ne manquez pas surtout la lecture de son programme, ne serait-ce que pour ces cinq lignes :

AUTOMIMIQUE PAR CH. HOUGO

« Représentation de la tragédie de *l'Iliade finie*, en cinq actes et en vers, arrangée en trois parties avec deux in-



ANGLETERRE. — Funérailles de l'ex-reine Marie-Amélie à Clarendon (Surrey). — Le convoi traverse le parc pour se rendre à Weybridge. (D'après le dessin de M. E. Barrère.)

ROY
 1870
 1871



THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA. — Représentation de *Don Juan*, de Mozart. — Dernier tableau. — La mort de Don Juan, décor de M. Despléchin.

Le convoi traverse le parc pour se rendre à Weybridge. (D'après le dessin de M. E. Barrère.)

Elle avait depuis longtemps perdu sa mère et se trouvait la fille unique d'un homme excellent qui n'avait jamais mis d'accord sa situation dans le monde et sa maigre fortune. Le marquis de Miremont, accoutumé dès l'enfance à la richesse, s'était trouvé pauvre le jour où il avait dû administrer ses affaires. Diverses spéculations avaient encore diminué son patrimoine et dans les fonctions publiques qu'il avait été appelé à remplir comme préfet et plus tard comme député, les nécessités de la représentation officielle lui avaient coûté cher. Elevé enfin au rang de sénateur, il avait pu rétablir pour la première fois l'équilibre entre ses revenus et ses dépenses; mais il ne possédait guère d'autre fortune que son traitement et ne donnait à sa fille qu'une dot insuffisante pour un mariage digne de son nom. Cependant il vivait avec un certain luxe indispensable à ses habitudes et croyait sincèrement en être réduit au strict nécessaire: l'hiver, il occupait à Paris, rue de Lille, un appartement élégant et vaste, meublé avec un goût irréprochable; l'été, il partait pour la vallée de Chevreuse où il louait un petit castel entouré d'un parc touffu et arrosé par une étroite rivière. Du reste aucun faste et aucun plaisir. Thérèse allait peu dans le monde, hormis aux réceptions officielles et tout son hiver se passait comme je vais le dire.

Elle rendait quelques visites, ou en recevait pendant le jour et deux fois par semaine, le soir, les amis de son père venaient causer et faire le whist. Lorsque la table était placée, les bougies allumées, les cartes étalées, Thérèse s'asseyait au coin du feu: s'il y avait plus de trois visiteurs, elle s'occupait à les entretenir, car son père — c'était un des travers de cet aimable homme — pour rien au monde n'eût quitté le jeu. Si le whist était au complet sans surnuméraire, Thérèse demeurait seule à broder ou à lire. A ses yeux, c'étaient ses meilleures soirées, car il arrivait souvent que les dignes amis du sénateur, tous gens fort respectables, mais fort graves, anciens hommes d'Etat plus ou moins mécontents, administrateurs du temps passé qui étaient leur temps, critiques acerbes quelquefois des choses actuelles, n'aimaient guère parler que de politique et la politique n'était pas du goût de Thérèse. Elle leur préférait de beaucoup ses chers livres, bien choisis, ses poètes Hugo et Lamartine dont elle savait par cœur tant de vers immortels, et enfin ses propres méditations. Tant qu'elle fut très-jeune, cet intérieur un peu monotone n'était du moins troublé par aucune pensée amère, mais dès qu'elle approcha de la vingtième année, une vague inquiétude germa et s'accrut dans son esprit.

Elle voyait son père préoccupé: une grande question, le mariage de sa fille, troublait le marquis de Miremont. Jusqu'alors, comme il aimait le calme, il avait, sous divers prétextes, renvoyé au lendemain cette éventualité redoutable; maintenant elle s'imposait à sa réflexion inquiète. Une mère, en présence d'une difficulté pareille et se voyant une fille sans grande fortune à établir dans un certain monde, lui eût confié ses soucis et ses craintes. Le marquis, complaisant à l'extrême pour les caprices de sa fille, était au fond parfaitement convaincu de l'infériorité intellectuelle des femmes, et jamais, en aucune circonstance grave, il n'avait fait part de ses émotions à Thérèse. Lorsqu'il songea sérieusement à la marier, il laissa seulement deviner, par son air réservé, par ses distractions fréquentes, même au whist, par quelques mots échappés malgré lui, à son silence obstiné, que l'avenir de Thérèse, — c'est-à-dire la plus éminente question pour son cœur, était l'objet de ses longues rêveries.

Cette perspective aperçue enfin par le marquis endormi jusqu'alors dans une quiétude factice, était depuis quelque temps devant les yeux de Thérèse: c'était là la grande affaire qui abaissait devant elle le niveau de toutes choses, le centre aimanté qui attirait à soi toutes ses pensées. Elle gardait sur ses méditations toutefois une discrétion scrupuleuse: aucune de ses amies, si aimables qu'elles fussent, ne lui eût semblé digne de ses confidences, ou plutôt elle n'aurait pu, sans une sorte de frémissement douloureux, leur révéler des secrets si chers. Elles l'étonnaient toujours quand elles touchaient ces points délicats; elles parlaient de l'amour, elles parlaient du mariage avec une étrange liberté d'esprit; elles effleuraient ces questions brûlantes entre deux éclats de rire; la peinture assez peu vive de leur cœur se plaçait heureusement entre le récit d'une promenade ou le souvenir d'un bal; elles passaient d'un sujet à l'autre sans la moindre transition, de leur idéal à une coiffure, d'une valse à leurs projets d'avenir; leurs voix n'étaient pas émues quand

elles parlaient de leurs idées même les plus romanesques: c'était du même ton qu'elles racontaient un spectacle amusant et qu'elles décrivaient une toilette. Thérèse avait toujours aimé à traiter sérieusement des choses sérieuses: cette légèreté d'idées lui imposait la plus scrupuleuse réserve; ses amies la croyaient froide et riaient entre elles de son air grave; elle s'enfermait en elle-même avec d'autant plus d'obstination. Cependant elle avait retourné mille et mille fois dans sa tête ce mot de mariage si séduisant parfois et parfois si sombre, elle s'était attachée à prévoir toutes les chances de malheur ou de joie; elle étudiait, d'après bien peu d'indices, mais avec une âpre persévérance, le caractère des hommes qu'elle voyait dans le monde, enfin elle se composait à elle-même intérieurement une règle de conduite pour chacune des diverses hypothèses qui se présentaient à son esprit. Mais, en pareilles matières, on prévoit rarement sa destinée.

Elle était dans ces dispositions, et les circonstances ordinaires de sa vie traversaient sa pensée sans y laisser de trace, lorsqu'un fait, très-ordinaire en soi, mais fréquemment répété, s'imposa à son attention. Parmi les amis de son père, se trouvait un vieux gentilhomme, le seul qui fût sympathique à Thérèse; il se nommait M. de la Cerisaie, maigre, de haute taille, les cheveux blancs, la figure correcte; les yeux grands, l'air à la fois bon et sévère, il avait une de ces physionomies imposantes qui rappellent les vieux portraits de famille: sa voix pleine et sonore rencontrait parfois des accents d'une douceur charmante qui contrastaient singulièrement avec la rigueur de son attitude. Son front élevé, la dignité de son beau regard, le calme de ses idées, tout en lui révélait une âme sereine. Il semblait la vivante image de la loyauté antique. Les années avaient passé sans lui coûter un remords, et s'il avait souffert jadis, du moins son sourire fier, mais doux, laissait voir qu'il n'avait pas gardé au destin de rancune stérile, et que, dans les épreuves, son âme avait grandi. Quand Thérèse le voyait entrer avec sa longue redingote de drap noir, son gilet boutonné jusqu'au cou comme celui d'un ministre anglican, son col un peu haut et un peu large comme on les portait sous la Restauration, elle allait au-devant de lui avec un respect presque filial, tant elle apercevait, à travers son apparence flegmatique, de bonté majestueuse et de tranquille vertu. Pendant bien des années, et tant qu'elle était petite fille, il se contentait de frapper sur la joue d'un air affable, et de lui présenter une boîte d'écaillé où il renfermait toujours quelques pastilles à l'intention des enfants. Plus tard, il supprimait cette aubaine, et de temps à autre lui donnait un livre. Mais il lui adressait rarement la parole, et s'asseyait à la table du whist, sans lui manifester un autre sentiment qu'une bienveillante indifférence. Riche, et respecté dans le monde, grâce à son nom, son mérite et sa qualité d'ancien magistrat, il était demeuré célibataire et avait pris des habitudes régulières dont il ne s'écartait jamais. C'est ainsi qu'il venait chez M. de Miremont aux mêmes jours, à la même heure, et quand minuit avait sonné, il se donnait seulement le temps de finir son rubber et se levait.

Un soir, Thérèse s'aperçut que tout en jouant, il la regardait fixement. Soit hasard, soit calcul, il était placé de façon à la voir bien en face, et dans les intervalles de la donnée des cartes, il ne la quittait pas des yeux. Ce manège dura bien un mois, et cette attention obstinée embarrassait fort la jeune fille, lorsqu'un jour, ô prodige! M. de la Cerisaie arriva une heure plus tard que de coutume et trouva au whist toutes les places prises. Il n'eut pas l'air étonné, répondit à peine aux plaisanteries du marquis et des joueurs, et vint s'asseoir devant Thérèse, de l'autre côté de la cheminée. Ils causèrent fort longuement, et comme il avait de l'esprit, savait une infinité d'anecdotes qu'il racontait bien, écoutait à merveille le résumé des lectures de Thérèse, que lui-même se plaisait à lui demander, comme il semblait suivre les idées de la jeune fille, provoquer même ses réflexions avec une bonté parfaite, elle ne regretta pas sa chère solitude. Il ne voulut jouer qu'un rubber, et prit bientôt l'habitude de passer ainsi la soirée quand il venait chez M. de Miremont; aussi devint-il pour Thérèse un véritable ami; elle était flattée de le voir préférer sa compagnie au jeu et estimer assez haut son esprit pour chercher à le connaître. Peu à peu, et sans dépasser jamais les limites de la discrétion, il en vint à lui avoir fait dire beaucoup de ses pensées les plus secrètes: il y avait tant d'affabilité dans son sourire, tant de prévenance dans son regard, une gravité si vénérable dans sa physionomie qu'il était impossible

de ne point se confier en toute sécurité à cette âme noble et douce.

Thérèse avait pris pour lui, vous disais-je, beaucoup d'amitié sans réfléchir à la cause de ces assiduités, mais à la longue, et voyant qu'il persistait à jouer peu et à l'écouter beaucoup, elle se demandait s'il n'y avait pas de raison cachée à une si flatteuse préférence. Du premier coup, elle fit ce que toutes les jeunes filles eussent fait à sa place: elle crut qu'il était devenu amoureux d'elle. Ce ne fut toutefois qu'une idée rapide: elle traversa seulement son esprit, mais elle connaissait désormais trop bien M. de la Cerisaie pour qu'il lui fût possible de l'accuser longtemps d'un projet insensé: il avait plus de soixante ans, ne lui parlait jamais que d'un ton paternel, et d'ailleurs son esprit sérieux, ses manières réservées, sa suprême dignité, écartaient un pareil soupçon. Thérèse se perdait en conjectures, lorsqu'un soir il entra suivi d'un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Elle se souvient de cette soirée comme si c'était hier: il était plus de neuf heures; le marquis et deux de ses amis jouaient au whist avec un mort.

Thérèse commençait à croire que M. de la Cerisaie ne viendrait pas et s'était installée au coin du feu à lire un livre que son père lui avait recommandé et qui ne l'amusait guère, l'*Histoire romaine* du bon Rollin. Elle avait par hasard une assez jolie toilette, car elle avait employé sa journée à faire des visites: une robe de soie grise, ornée de boutons de perles, des manches de fine dentelle, des bracelets, un large col de guipure ancienne retenu par une broche formée de résilles d'or au milieu desquelles brillait une grande améthyste d'un violet sombre. Elle était charmante ainsi et M. de la Cerisaie, en l'apercevant, sourit d'un air satisfait.

L'arrivée de ce jeune homme ne surprit personne: il ne faut pas croire que M. de Miremont ne reçût que des vieillards. Il avait des neveux qui venaient par fois passer la soirée chez lui: ses amis amenaient souvent, l'un son fils, l'autre son parent, jeunes gens sérieux, passionnés déjà pour le whist, charmés de s'exercer sous les yeux d'un maître et de s'attirer les bonnes grâces d'un sénateur. Pendant le mois de janvier surtout, les jeunes gens que connaissait le marquis lui faisaient le soir la visite d'usage, et lorsqu'on n'était pas en nombre pour le jeu, on devisait de la pièce nouvelle, du dernier bal où l'on s'était rencontré; M. de Miremont accueillit donc M. de la Cerisaie et le nouveau venu de l'air le plus calme: étonnamment distrait d'ailleurs, il acceptait d'ordinaire toutes choses sans y chercher de sens caché et avec une parfaite insensibilité. Le vieux gentilhomme, avec une certaine solennité qui lui était naturelle, lui présenta son neveu, M. Olivier de Reussler; c'était, lui dit-il, un amateur de whist, et il prenait la liberté de l'introduire, au nom d'une ancienne amitié. M. de Miremont, qui portait des lunettes bleues et ne se rendait jamais très-exactement compte de la figure et de l'âge des gens, ne vit que ce qu'on voulait lui laisser voir, serra cordialement la main de M. de Reussler, et lui offrit de prendre la place du mort. Mais l'entrée subite de ce jeune homme avait violemment ému Thérèse; la tranquillité de son père lui semblait étrange; ce qui de tout autre lui eût paru simple, de la part de son vieil ami, de son confident, prenait à ses yeux une importance singulière, et puis, expliquez cela comme vous voudrez, elle était agitée par un de ces pressentiments qui annoncent des événements graves et des complications imprévues.

CHARLES DE MOUY.

(La suite au prochain numéro.)

Au moment de mettre sous presse, M. Disdéri, appelé à Claremont par la famille d'Orléans pour reproduire par la photographie tout ce qui se rattache au souvenir de l'ex-reine des Français, nous communique des documents nouveaux et dignes d'être reproduits. Nous ferons un choix dans ces belles épreuves et donnerons prochainement ce qui conservera encore un cachet d'actualité. Aujourd'hui nous reproduisons les funérailles de l'ex-reine des Français d'après notre correspondant de Londres, qui s'est rendu à Claremont pour la triste circonstance.

C. Y.

BAYAZID

ET LE MONT ARARAT

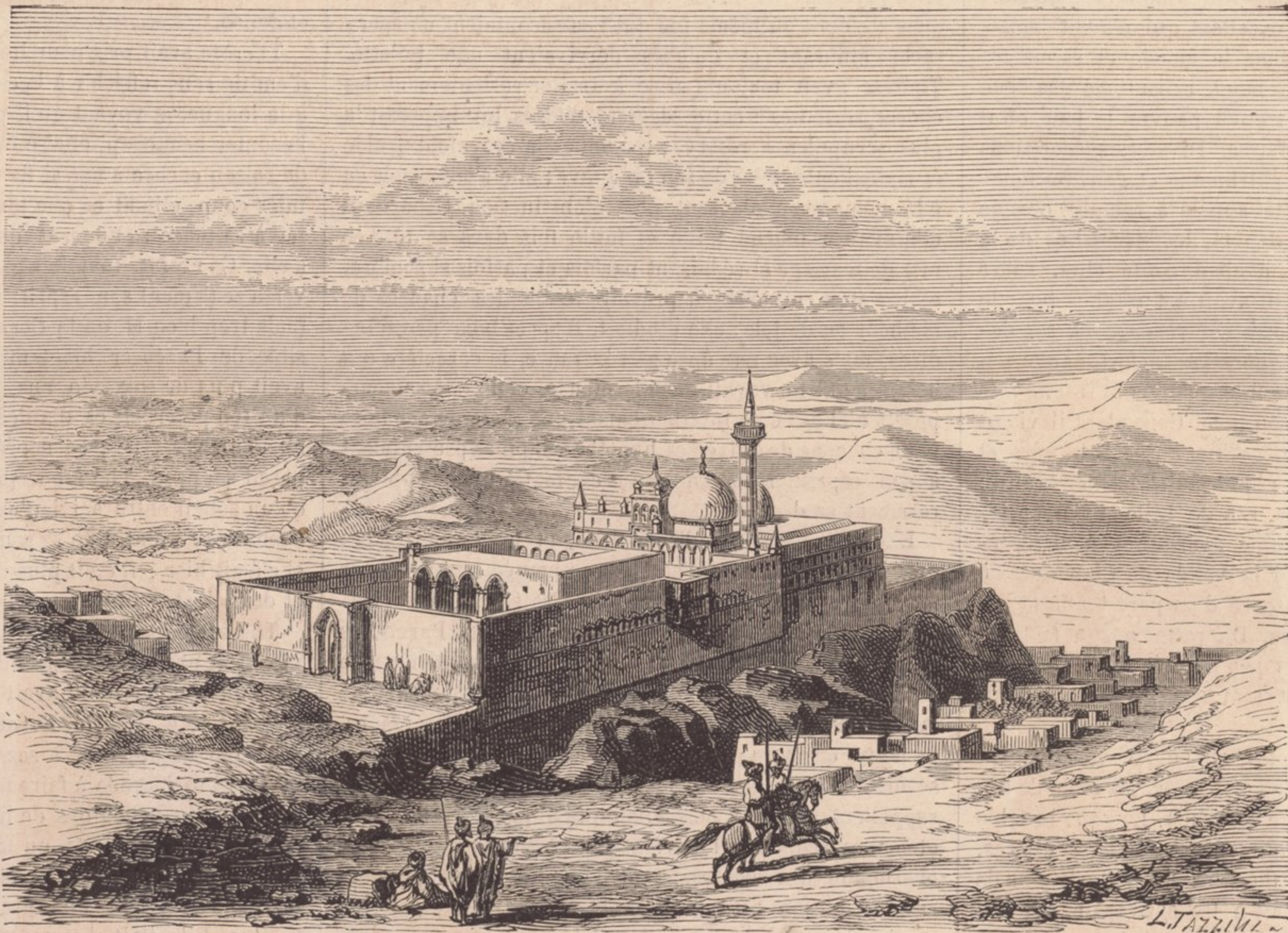
La plupart des villes de la haute Arménie doivent leur fondation à des princes des dynasties assyriennes ou mèdes. Van fut fondée par Sémiramis, Ecbatane par les Mèdes, Bayazid date du temps où les Arméniens étaient encore adorateurs du feu. La ville royale d'Ani, quoique plus récente, fut fondée par Achod, fils de Lampad.

Ces hauts plateaux de l'Asie passent pour être les premiers points du globe abandonnés par les eaux du déluge, et la tradition en est si bien établie, que les habitants sont encore dans la persuasion qu'on retrouve au sommet

du mont Ararat les débris de l'arche de Noé. Personne n'a pu les voir encore, il est vrai, car le curieux qui veut tenter cette ascension tombe de fatigue et s'endort avant d'atteindre les trois cônes qui forment au sommet l'orbe d'un cratère, et, pendant son sommeil, les anges le reportent doucement au bas de la montagne.

C'est à recommencer le lendemain.

A part tous ces contes, il n'en est pas moins vrai que le mont Ararat est le plus élevé de cette partie de l'Asie; il s'élève à 5,248 mètres, et sa base à 3,310 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a peu d'années que ces hauteurs ont été consta-



BAYAZID. — Vue du palais du sultan.

chaines environnantes le fait paraître encore plus haut qu'il ne l'est en effet.

Ce dangereux voisin n'a pas empêché les villes de se grouper dans les environs. Le pays, montagneux et bien arrosé, offrait une défense facile, aussi les châteaux fortifiés sont-ils très-nombreux dans le pays.

La ville de Bayazid, dont nous donnons le dessin, est située sur le penchant d'une montagne très-escarpée; la plupart des maisons ont pour perspective l'Ararat et les plaines sans fin où l'Euphrate prend sa source.

Il est impossible de se figurer un endroit plus sauvage et d'un abord plus triste que

tées, et les premières observations n'ont trouvé que des incrédules. A ce sujet, Letronne écrivait dans le *Journal des Savants* :

« Jamais on ne nous fera croire que la ville de Bayazid soit à la hauteur du petit Saint-Bernard. »

Le mont Ararat est un ancien volcan et est composé de scories assez semblables à celles du Vésuve; il ne vomit plus de flammes, mais les gaz souterrains occasionnent encore de nos jours d'affreux tremblements de terre.

On ne saurait exprimer la vive impression qu'éprouve tout voyageur à l'aspect de ce colosse qui s'élève en cône si régulier. Son isolement de toutes les



ASIE. — Vue générale de Bayazid et du mont Ararat. (D'après les croquis faits sur nature par M. Texier, de l'Institut.)

cette ville. Plus on en approche et plus le tableau devient affligeant. Lors de notre visite, Bayazid était démantelée.

Les Russes, en 1828, s'en étaient emparés après un siège meurtrier, et les habitants, pour la plupart, avaient abandonné leurs maisons aux chiens errants et aux chacals.

La population actuelle est composée de Kurdes et d'Arméniens; un pacha y réside avec une garnison turque.

La rigueur du climat est extrême dans ces altitudes : le thermomètre centigrade y descend ordinairement à 20° au-dessous de zéro, et le chauffage est rare et cher.

Le palais du pacha, s'élevant sur un rocher, date du siècle dernier; construit avec autant de solidité que d'élégance et de richesse, il est un véritable chef-d'œuvre d'architecture arabe. La première cour, destinée aux gardes et aux cawas, est ornée de colonnes arabesques soutenant des arcades en ogive. La grande cour donne d'un côté dans les appartements secrets, le harem, et de l'autre dans le *sélamnick*, où le gouverneur donne ses audiences. Dans un angle, on voit le tombeau du fondateur; il est adossé à une mosquée dont le dôme, tout en pierres de taille, couronne l'ensemble de l'édifice.

L'ornementation des salles rappelle plus le goût persan que le turc. Ce sont des corniches en émail, des fleurs peintes sur les glaces, des arceaux à la forme bizarre et contournée, un plafond où se jouent mille oiseaux fantastiques, et tout cela d'une conservation et d'un goût parfaits.

Au fond de la salle des gardes se trouve, taillée dans le roc, une citerne qui sert de prison. Elle est pourvue d'une margelle par laquelle on descend les prisonniers, au moyen d'une corde. Le château fort au nord de la ville, est adossé à un rocher presque perpendiculaire. Il paraît être du douzième ou du treizième siècle.

Sur chacun des pics du rocher, s'élève une tour haute et circulaire; les murailles, suivant les caprices de la montagne, vont se rattacher à de petits forts situés sur le sommet; à l'entrée se trouve une mosquée couverte d'un dôme.

Tout ce terrain est tellement accidenté, il y a une telle inconstance dans les couches des roches, les flancs de la montagne sont tellement entrecoupés par des ravins profonds et des aiguilles perpendiculaires, qu'il semble qu'une grande catastrophe terrestre ait bouleversé le sol et jeté le désordre dans tous les édifices.

C'est dans une citerne du château que M. Amédée Jaubert, chargé d'une mission en Perse, fut détenu pendant plusieurs mois. Nous visitâmes cette prison, et nous retrouvâmes le vieil Arménien qui avait nourri le célèbre orientaliste.

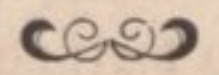
En sortant de cette prison, j'aperçus, non sans surprise, dans un couloir étroit formé par la muraille et le rocher deux figures sculptées dans le roc qui me parurent d'une haute antiquité.

Le dessin en est lourd et incorrect; c'est un rudiment de cette sculpture asiatique, dont il reste des types dans certains rochers de la Médie et de l'Assyrie. La figure qui marche devant représente un jeune homme imberbe, vêtu d'une robe très-ample, coiffé d'un casque phrygien, et tenant de la main gauche un bâton noueux. Le personnage qui vient derrière est coiffé d'un casque comme le précédent; il a relevé sur ses bras un pan de sa robe qui forme des plis réguliers derrière son dos. Entre ces deux figures, le rocher excavé forme un enfoncement en forme de fenêtre, surmonté d'une espèce

d'antilope, dont il est difficile de déterminer les formes.

Ces sculptures remontent au huitième siècle avant notre ère.

CH. TEXIER,
de l'Institut.



RUE PIROUETTE

(PARIS QUI S'EN VA)

Rue Pirouette, un nom curieux et qui doit être une énigme dont Edouard Fournier seul nous donnerait la clé. Pirouette? Quel historique personnage en cette étroite et pittoresque rue fit au temps jadis une historique pirouette?

D'où cela vient-il? Qui le dira? La légende consultée est muette à cet égard; mais le nom n'est pas seul étrange; il faut encore s'arrêter devant ces pignons d'un autre âge, ces pans de bois qui s'avancent et font ventre sur la rue.

Demain, la rue Pirouette aura disparu, et avec elle les piliers des halles. Paris s'en va, et il s'en va à grands pas sous le marteau des démolisseurs. Un jour viendra où ces croquis seront devenus de l'histoire; pour arriver à reconstruire ces rues disparues, et qui constituaient à Paris une pittoresque physionomie, il faudra feuilleter les volumes du *Monde Illustré*. Si Paris perd son état civil, c'est ici qu'on le peut retrouver. M. V.



PARIS QUI S'EN VA. — La rue Pirouette près les halles centrales.

COURRIER DU PALAIS

Lesage est généralement accusé, et à juste titre, je le crois, d'avoir mis sur le compte de l'Espagne une foule d'aventures qu'il aurait recueillies en les voyant de plus près; anecdotes de la cour et de la ville, folies ridicules, coquinerie spirituelle, expédients d'amoureux, subterfuges de valets aigrefins et singularités judiciaires, enfin tout ce que l'on trouve dans *Gil-Blas*, dans le *Bachelier de Salamanque*, dans *Estéranille*, dans le *Diable boiteux*, tout cela n'est espagnol qu'autant qu'on le veut bien,

et l'auteur lui-même ne paraît pas tenir trop sérieusement au lieu de la scène qu'il a choisi. Par ce temps de couleur locale rigoureuse, certaines négligences, échappées à dessein peut-être, rendent à ce point de vue la traduction non-seulement facile, mais encore nécessaire, inévitable.

Cependant on est bien forcé de temps en temps de convenir au moins de ceci, c'est que l'imagination de ce conteur inépuisable avait bien choisi son terrain : Voici un procès, non pas un procès du vieux temps, un procès d'hier, qui nous fait remonter au bon siècle de ces faciles corrégidors, de ces aimables alcades dont s'amusaient tant nos pères; vous croirez lire une page du *Diablo botteux*.

Il faut ajouter, à l'honneur de l'Espagne, que ces sortes de comédies ne semblent plus du moins toutes naturelles, et qu'aujourd'hui elles font grand tapage. La meilleure preuve que je puisse en donner, c'est qu'elles franchissent les Pyrénées et ont leur écho maintenant dans le monde entier :

Don Ambrosio Mazorra, après avoir passé plusieurs années dans l'île de Cuba, où il avait amassé une immense fortune, est revenu mourir dans son village natal, à Quizano, province de Santander. Il avait retrouvé là ses parents, et parmi eux son propre neveu Matéo Mazorra, père de huit enfants; il partage entre eux tous les biens qu'il apporte. Son testament est des plus raisonnables, des plus logiques et des plus réguliers; ses héritiers sont ses parents, et s'il fait quelques dispositions en dehors de sa famille, c'est pour fonder un hôpital et des écoles d'enfants des deux sexes. Le notaire est M^e Domingo Cadelo, un honnête homme; les témoins sont le médecin du village et un célèbre médecin de Santander, le docteur Hernandez et le docteur Partilla, plus un gentilhomme des plus honorables, don Juan Fernandez Sédano; ils signent le testament pour attester que le mourant jouissait de la plénitude de ses facultés mentales; les exécuteurs testamentaires sont un vice-président du conseil provincial et un ancien gouverneur de la province. Enfin le tribunal de Santander, après avoir pris connaissance du testament et du procès-verbal d'exécution, donne une approbation qui répond à peu près à ce qu'est en France l'homologation.

L'erreur est toujours possible; aucune formalité ne saurait en préserver d'une façon absolue; mais quant à la bonne foi des légataires et des témoins, il semble qu'elle dût être au-dessus de tout soupçon!... Eh bien! non; il s'est trouvé un parent du défunt pour répandre le bruit que le testament avait été frauduleusement fabriqué après la mort de don Ambrosio Mazorra; il s'est trouvé quatre ou cinq témoins pour le déclarer; il s'est trouvé des magistrats pour le croire — ou du moins pour l'admettre.

Il paraît qu'en 1852, avant son retour en Europe, don Ambrosio avait fait un testament par lequel il léguait à ses neveux habitant l'île de Cuba la totalité de sa fortune; mais ce testament, il l'avait annulé depuis, et, dans l'acte authentique dont nous venons de parler, il réduisait la part de ces mêmes neveux aux propriétés qu'il laissait à la Havane. Tout à coup arrive à Santander un fondé de pouvoirs de tous ces neveux d'outre-mer, un nommé Nin-Roméo, qui achète des faux témoins, qui gagne le juge Remegio Salomon, l'*escribano* Sierra, et même le procureur fiscal Madrazo. Si Nin-Roméo ne s'en vante pas lui-même, ses complices les faux témoins, un meunier, un marchand de vin et deux journaliers, moins prudents que leur instigateur, ne se gênent pas pour dire à haute voix que celui-ci a acheté toute la justice, et que leur fortune est faite.

Matéo, le principal héritier, porte plainte contre eux; mais le juge fait la sourde oreille; en revanche, il accueille et signifie sur-le-champ une instance engagée contre Matéo, contre le notaire, contre les autres héritiers, contre les médecins. Bien mieux, il convertit immédiatement cette action civile en instance criminelle, et il fait arrêter brusquement tout le monde.

Les malheureux sont restés un an en prison; ce n'est qu'au bout de sept mois qu'ils peuvent avoir communication de la procédure; ils font appel devant la cour supérieure de Burgos; mais la cour ne peut pas statuer, les pièces sont retenues par le juge Salomon.

Mon Dieu : oui; ce jugé s'appelait Salomon! Les prisonniers le récuseraient légalement ainsi que son compère, l'*escribano* Sierra; une plainte est portée contre ces deux hommes par l'avocat, et enfin, justice est faite, ou plutôt justice commence; ils sont remplacés dans leurs fonctions. Il est bon de dire que l'*escribano* est une sorte de

greffier chargé des instructions; il interroge et il rédige à son gré les réponses.

Il a fallu peu de temps au nouveau juge, honnête homme, Don Pedro Mendiré, pour apprécier toute cette épouvantable procédure; les faux témoins, un peu déroutés par un nouvel *escribano* qui relevait leurs contradictions, ont perdu leur assurance, et tous les inculpés ont été mis en liberté. Les termes de la sentence rendue par le nouveau juge sont tels qu'après confirmation de la cour de Burgos, des poursuites ne peuvent manquer d'être exercées, tant contre le juge Salomon et Sierra que contre Nin-Roméo et ses témoins achetés.

J'ai profité, pour faire ce voyage en Espagne, des vacances de Pâques qui ont jeté un certain froid sur le Palais. Huit jours, cela n'a l'air de rien, mais, en réalité, cela retarde bien les grands procès civils et leurs dénouements.

Messieurs les avocats du premier degré se mettent parfaitement en route; il est toujours commode de partir; mais ils rappellent parfois le Malborough de la chanson :

« Ne sait quand reviendra ! »

Et comme ils sont les plus occupés, leur absence se fait longtemps sentir.

Néanmoins, deux décisions d'une haute importance datent de cette semaine : celle du conseil d'État dans l'affaire Montmorency, et l'arrêt rendu par la cour de Caen sur la question de compétence soulevée par le pourvoi des matelots du *Federis-Arca*.

Il y a quelques mois, je vous ai résumé dans ce courrier les débats auxquels ont donné lieu, devant le tribunal et devant la cour de Paris, ce décret, qui confère le titre de duc de Montmorency à M. Adalbert de Talleyrand-Périgord, et la revendication du nom patronymique par les membres de la famille Montmorency. Les tribunaux ordinaires s'étant déclarés incompétents pour apprécier un décret impérial, le pourvoi a été porté devant le conseil d'État, et le nouveau décret repousse la requête, en s'appuyant principalement sur cette distinction, que c'est le titre de duc de Montmorency qui est conféré par un acte de prérogative impériale, et non pas le nom de Montmorency.

Quant aux inculpés du *Federis-Arca*, la cour de Caen déclare que les faits qui leur sont reprochés constituent des actes de piraterie et sont, par conséquent, de la compétence du tribunal maritime.

Après ces choses magistrales, nous avons bien de la peine à retomber à un épicier de la rue Monsieur-le-Prince, qui ne veut pas se déshabituer de brûler son café dans la cour. Il a même fait plaider que, loin d'être nuisibles ou seulement désagréables, ces émanations étaient délicieuses! Pour la rue Monsieur-le-Prince, passe encore; mais voici que depuis peu, à cette maison, on en a annexé une nouvelle, bâtie sur la rue Médecins, une véritable maison de luxe, et la cour est restée commune.

Celui qui s'est plaint n'est pourtant ni un homme de loisir ni un millionnaire, c'est un pâtissier-glaçier qui a assigné le propriétaire, il lui demandait quelques mille francs pour le dommage passé, et 50 fr. pour chacune des contraventions à venir, prétendant que les vapeurs du café gâtent ses produits. Le tribunal n'a voulu l'en croire qu'à moitié, il ne lui a rien alloué pour le passé, et il a fixé à 25 fr. seulement l'indemnité à laquelle il aura droit si l'épicier recommence.

Autrefois, — nous pourrions sans être trop vieux nous en souvenir encore — les épiciers brûlaient leur café en pleine rue devant la porte de leur boutique; une ordonnance de police les a refoulés dans leur cour et voici un jugement qui les en chasse à jamais, car il n'est si petite maison où ne se trouve quelque locataire taquin, « à cheval sur son droit » comme disent les bonnes femmes. Comment les épiciers vont-ils faire? Où vont-ils brûler leur café?... Dans une cheminée peut-être!

Oh! voilà qui serait bizarre, dans une cheminée! quand c'est par là qu'ils auraient dû commencer, il me semble!

Mais qui donc a jamais débuté par le moyen le plus simple et le plus naturel? Cela ne s'est jamais vu. Voyez les habitants du département de Loir-et-Cher; ils ont perdu un chien, un bijou, de l'argent, ils ne vont pas chez l'afficheur, ils ont besoin d'un conseil pour leurs affaires, ils ne vont pas chez un notaire ou chez un négociant expérimenté; ils ont un procès, ils ne vont pas chez un avoué; ils sont malades, ils ne vont pas chez un

médecin! voilà qui serait trop logique et trop simple et j'ai remarqué que le simple, en toutes matières, bien loin d'être un point de départ, comme on serait porté à le croire, est au contraire une perfection résultant de longs et laborieux efforts; on ne revient pas au simple, c'est une erreur, on y arrive en procédant par élagations.

Pour les habitants de Loir-et-Cher, la somnambule tient lieu d'afficheur, de notaire, d'avoué, d'avocat, de médecin, du moins pour commencer. Il en est bien ainsi un peu partout, mais j'ai remarqué que le tribunal correctionnel de Tours avait à juger au moins son sorcier par semaine.

Les derniers venus, ceux qui nous inspirent ces réflexions, sont un cordonnier nommé Brivet et sa femme. C'était bien l'occasion de leur dire s'ils avaient su le latin :

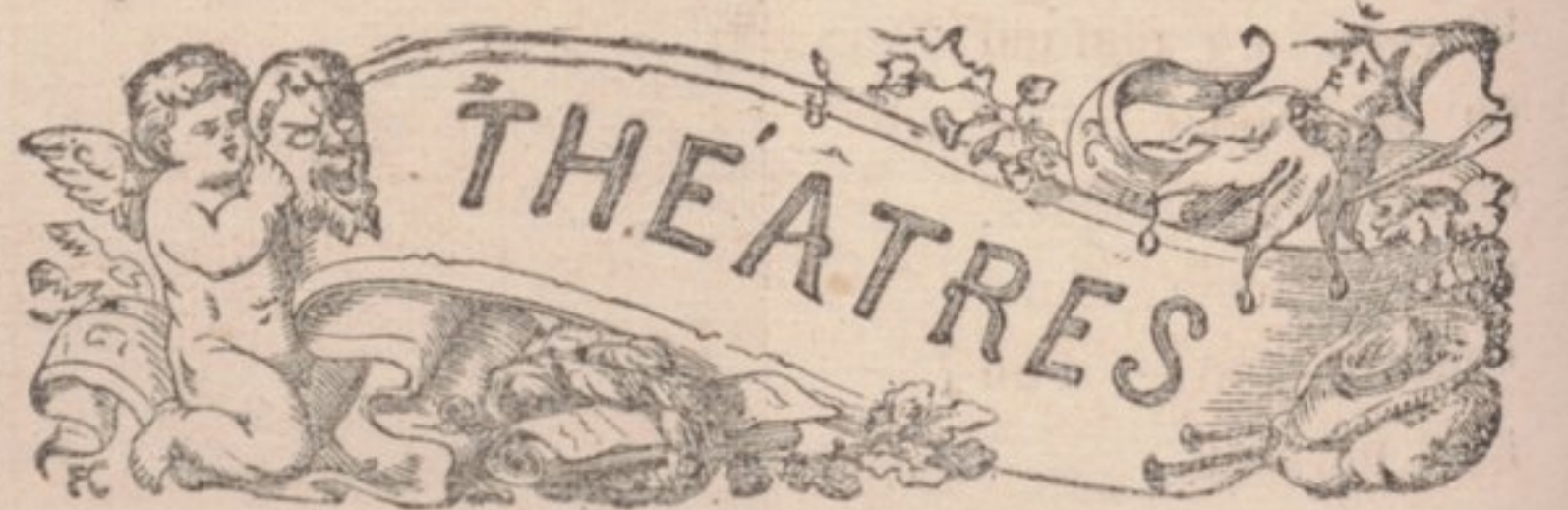
Ne sutor ultra crepidam!...

La femme dormait et donnait des consultations de toutes natures. On a vu parmi les témoins jusqu'à un perruquier qui est venu apporter ses cinq francs dans l'ancre de la pythonisse, pour savoir s'il devait s'établir dans un endroit plutôt que dans un autre. Il y avait aussi une jeune fille à qui on avait volé ses boucles d'oreille, puis des maris dont les femmes étaient malades, ou des femmes dont les maris étaient souffrants!

Il ne faut cependant pas nier l'évidence, il y a là au moins quelque chose à étudier, ne fût-ce qu'un sujet d'imagination. Comment se fait-il donc que neuf témoins sur dix viennent déclarer qu'ils sont fort contents des ordonnances de la somnambule, enfin qu'ils sont guéris et qu'ils ne regrettent pas leur argent? Comment se fait-il que plusieurs témoins, qui étaient allés prendre consultation pour des malades absents ont entendu la femme Brivet dans son sommeil, réel ou prétendu, cela ne nous regarde pas, indiquer le siège du mal, en décrire les effets avec une exactitude parfaite?

Je l'ai déjà fait remarquer, je crois, cela se représente dans presque tous les procès de cette nature. Dans cette circonstance, du reste, le tribunal, tout en déclarant qu'il y avait escroquerie et exercice illégal de la médecine, ne s'est pas montré trop sévère, et le ménage Brivet en sera quitte pour quinze jours de prison — voilà bien l'occasion de dormir!

PETIT-JEAN



NOUVEAUTÉS : *Jeanne de Sommerive*, drame en trois actes, par M. Albert Maurin; *les Oeufs de Pâques*, prologue d'ouverture en deux tableaux, par MM. Fovier et Villiers. — FANTASIES-PARIENNES : *les Folies amoureuses*. — Nouvelles. — Défense de la claque.

L'audace n'est pas mince, par le temps qui court, à venir s'appeler le théâtre des Nouveautés. Quoi! lorsque tous les auteurs sont aux abois, et que la plupart ne font plus qu'accommoder les sujets à la langue verte, un directeur surgit, le sourire aux lèvres, en annonçant qu'il possède une volière pleine de phénix. M. Jules Rouquette nous la baille bonne. Il peut répondre, il est vrai, qu'il n'a fait que s'approprier et redorer une vieille enseigne: le théâtre des Nouveautés brillait déjà en 1827, et tenait une place excellente entre le Vaudeville et le théâtre de Madame. C'est ce que rappelle un rondeau du prologue d'ouverture, ou plutôt de réouverture, chanté samedi dernier sur la petite scène restaurée du faubourg Saint-Martin :

Tous les grands noms que la scène française
Fera graver un jour en lettres d'or,
Dans mon foyer se promenaient à l'aise :
De ce temps-là je me souviens encor.

C'était Bouffé dont le jeu plein de charmes
Se transformait en vieillard, en gamin;
Il faisait rire en arrachant des larmes;
Avec bonheur on voyait son chagrin.

C'était Albert, alors jeune et jolie,
C'était Fargueil, un gentil rossignol,
Type charmant, qui, vers la comédie,
Nous étonnant, un matin prit son vol.

Bernard-Léon, Levassor et Philippe,
Par un jeu fin, consciencieux, poli,
Du vrai bon goût défendaient le principe,
Avec Derval et l'amusant Joly.

Qui vient encor, brillante de jeunesse,
Lèvre rosée où jaillit le printemps?
C'est Déjazet, l'aimable enchanteresse,
Qui rit toujours à la face du temps.

Avec le marbre et le stuc et l'albâtre,
Vous pourrez faire, en ne ménageant rien,
Un plus brillant, un plus riche théâtre,
Point n'en ferez d'aussi grand que le mien!

Une des meilleures pièces du vieux théâtre des Nouveautés fut *Monsieur Jovial ou l'Huissier chansonnier*. On se souvient aussi d'un *Faust* de Théaulon. Il y avait, comme dans presque tous les théâtres de genre de ce temps, un comité de lecture, dont faisaient partie Charles Nodier, Amédée Pichot, Romagnesi. J'ignore s'il y a un comité aux nouvelles Nouveautés; dans tous les cas, le drame qu'on y joue, *Jeanne de Sommeville*, contient des situations intéressantes. C'est tout ce qu'il faut.

D'ici à plusieurs années, on aura besoin d'un autre Brazier pour récrire l'histoire des petits théâtres de Paris, qui se sont mis depuis quelque temps à sortir de dessous terre. Les *Fantaisies Parisiennes*, situées, comme on sait, sur le boulevard des Italiens, justifient agréablement leur programme. Elles donnent en ce moment une version chantante des *Folies amoureuses* de Regnard, l'arrière-cousin d'Alfred de Vigny, comme nous l'a appris M. Jules Sandeau. C'est un de ces pastiches que l'infatigable Avignonais Castil-Blaze se plaisait à composer: une pincée de Mozart, une cuillerée de Rossini, gros comme une noix de Cimarosa. Mon Dieu! est-il besoin d'être bien sévère pour ces amusettes-là?

Les faits de cette semaine se réduisent à peu près à cela. Que voulez-vous? tous les théâtres sont pourvus; tous les théâtres tiennent des succès; tous les théâtres encaissent chaque soir des recettes prodigieuses. *Le Lion amoureux*, *la Contagion*, *la Famille Benoiton*, *Héloïse Parquet*, *la Biche au bois*, *Barbe-bleue*, *Bu qui s'avance*, *Vlan! ça y est*; la vogue est partout, le public déborde de toutes parts, on a trop de public, on ne sait où le mettre. Sans compter ce que le printemps va nous amener de voyageurs! Et c'est ce moment triomphal, c'est cette période inouïe d'abondance que les directeurs et les auteurs choisissent pour supprimer la claque. Oh! les ingrats! Oh! les oublieux! Comme la tête leur tourne aisément à ce sommet improvisé! Ils ne se souviennent plus, ils ne veulent plus se souvenir des services innombrables que leur a rendus cette claque tant méprisée aujourd'hui. Que de pièces elle a sauvées, qui valaient bien autrement que celles du temps actuel! Que d'écrivains elle a remis en crédit, en ramenant l'opinion, — au prix de quelques légères violences, — en remontant les courants néfastes, ou même simplement en pesant sur les spectateurs trop tièdes! A présent, pour ces mêmes écrivains et pour ces mêmes faiseurs de pièces, la claque n'est plus qu'une tache d'huile, une chose immonde, qu'il importe de balayer au plus vite. On s'imaginerait fermement, on croit qu'on n'aura plus jamais besoin d'elle, et on l'engage à passer la porte. C'est trop se hâter.

Moi, la claque ne m'a jamais gêné. Je peux sourire de son excès de zèle, mais je lui suis reconnaissant de m'épargner la peine d'applaudir, ce qui constitue un mouvement ridicule et fatigant lorsqu'il est réitéré. Je sais gré à ses *frémisseurs* et à ses *solitaires* de réveiller quelquefois mon attention, de m'avertir de l'entrée d'un artiste renommé, de me signaler les passages marquants d'un ouvrage. La claque est intelligente, quoiqu'on dise; ses chefs (il y en a eu de fameux!) ont toujours un œil sur la scène et l'autre sur la salle: ils savent modérer leurs troupes quand il le faut, ils retiennent même. Ils ont des concessions pleines les mains. Ils songent qu'après tout, rien n'empêcherait le public de chuter, si l'envie lui prenait, et ils auraient trop à perdre à entrer en lutte ouverte avec lui. Ces raisons font que je ne partage pas les indignations si fort à la mode contre la claque.

Je la souhaiterais habillée avec une élégance destinée à produire plus d'illusion; voilà tout. Ma soif d'amélioration ne va pas au-delà.

CHARLES MONSELET.

P. S. — Un des correspondants du journal le *Nord*, le spirituel Covielle, a bien voulu m'apprendre que, contrairement à mes prévisions, M. Porel, de l'Odéon, qui joue avec une verve si naturelle le rôle de Lucien dans *la Contagion*, est élève du Conservatoire. Covielle prend à ce sujet, en termes fort sensés, la défense de l'école et celle des professeurs. J'avoue que j'avais un peu comencé à désespérer de l'une et des autres, depuis le temps que je n'avais vu sortir un véritable *jeune premier* de l'hôtel du faubourg Poissonnière.

C. M.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA: Reprise de *Don Juan*, opéra en cinq actes, traduit de l'italien par MM. Emile Deschamps et Henri Blaze, musique de Mozart.

Le *Don Juan* de l'Opéra a remis en voix une secte de mécontents dont les cris se font entendre à tous les carrefours. Dans leur délire ces personnes nerveuses se figurent que l'œuvre de Mozart est leur propriété et que nul n'a le droit d'y toucher. On frémit à la pensée du code pénal qu'elles rédigeraient, si elles avaient qualité pour édicter des lois.

Il nous est bien un peu pénible de chicaner des dilettantes si passionnés et dont l'hallucination, après tout, ne provient que d'un respect mal entendu pour un des chefs-d'œuvre les plus considérables qui soient au monde. Mais leur sentiment n'est point le nôtre.

Un opéra qui, comme celui de Mozart, ne porte ni la marque du temps ni celle du lieu où il fut composé, appartient de droit à la langue de tous les peuples et peut subir toutes les chances d'une traduction. Qui oserait donc décider que la musique de *Don Juan* procède d'une école, ou qu'elle révèle sa date par des tours de style particuliers à une époque? Nous n'avons vu nulle part qu'on ait eu cette témérité; tant il est vrai que le génie de Mozart, comme celui d'un Molière, a créé et mis debout non les héros d'un drame fortuit mais des types humains dont la vérité est sensible partout et toujours.

Voilà pourquoi *Don Juan*, bien que composé pour le théâtre de Prague en 1787, ne semble point dépaycé à l'Opéra de Paris en 1866.

Et puis était-ce jouer si gros jeu que de transporter au milieu d'éléments nouveaux une partition que les Italiens ont désappris à chanter, depuis quelques années surtout? Ce n'était point une chance à mépriser que celle de rencontrer des chanteurs qui chantassent avec toute leur âme une musique sur laquelle ils n'auraient pas eu l'occasion de se blaser.

J'avouerai d'ailleurs tout ce que j'ai éprouvé de contentement à entendre pour la première fois en français, donc à saisir pleinement, ce que jusqu'ici je n'avais compris qu'en gros. Allez à l'Opéra, vous verrez comme moi la lumière se faire sur quantité de détails, de situations accessoires, d'intentions scéniques que la pièce contenait à votre insu. Et vous n'en jouirez que mieux de la musique de Mozart qui est la traduction minutieuse du drame.

Ainsi le récitatif, que les Italiens *expédient* avec une sorte d'impatience, est déclamé en français et reprend toute sa valeur scénique. Ce n'est plus ce bourdonnement accompagné clopin-clopant par un piano et une contrebasse dont les accords marquent toujours après coup l'accent de la phrase récitée. Le récitatif, comme on le comprend à l'Opéra, est, ainsi que nous venons de le dire, d'un grand secours pour l'intelligence du drame et de la partition; il est plus rationnel au point de vue du théâtre parce qu'il se rapproche du dialogue parlé, et moins barbare au point de vue musical, en ce que le piano y a été remplacé par le quatuor des instruments à cordes.

Ce qui ajoute encore à l'illusion scénique — et partant augmente la force d'expression de la musique, — c'est la pompe des décors, la richesse des costumes, et le soin apporté aux moindres détails de la mise en scène.

Au dernier acte, pour ne citer qu'un exemple, quand la statue du Commandeur apparaît et pose sa main froide sur don Juan pour le précipiter en enfer, une vapeur sinistre envahit la salle du souper, dont les lambris, les colonnades, les voûtes orgueilleuses s'écroulent bientôt et laissent voir une vallée de Josaphat pleine d'ombres qui errent effarées au milieu du tonnerre et des éclairs. Comment voulez-vous que les incantations du spectre, dont l'horreur est déjà si belle dans Mozart, ne retentissent pas au plus profond de vous-même, entendues au milieu de cet appareil funèbre? Votre esprit, deux fois saisi de la situation, se délecte doublement à voir ce qu'il entend et à entendre ce qu'il voit.

Je ne veux pas dire que la représentation de *Don Juan* à l'Opéra soit sans défaut, mais tout au moins que le chef-d'œuvre du maître, en changeant d'atmosphère, et, pour ainsi parler, en se présentant sous un autre angle auditif, a laissé voir des beautés qu'il contenait à notre insu.

Un malheur qui était à prévoir est d'ailleurs arrivé; les morceaux en demi-teinte, tels, par exemple, que le célèbre air de Zerline (*Batti, batti, o bel Masetto...*) s'en sont allés en fumée et n'ont point, dans une si grande salle, porté sur les spectateurs les plus éloignés du théâtre. Mais aussi, et par compensation, la scène du bal et celle de l'orgie ont pris beaucoup de relief dans le vaste cadre où elles étaient présentées.

Restait la question des chanteurs considérés au seul point de vue du chant. Ils n'ont, à la vérité, pas fait de miracles, mais leur zèle au moins ne saurait être suspecté.

Faure (don Juan) a très-amoureusement chanté sa partie, bien qu'il amoindrisse le personnage en en faisant une sorte de roué de la Régence. Le côté fatal du don Juan de la légende disparaît presque entièrement... On a fait répéter à Faure la sérénade et le duo avec Zerline.

Obin (Leporello) manque absolument de gaieté; on le dirait mieux fait pour jouer le rôle du Commandeur.

Naudin (Ottavio) est tout dépaycé à l'Opéra... Il regrette sa patrie — située place Ventadour, proche le passage Choiseul.

David (le Commandeur) a rendu avec intelligence la scène de l'apparition.

Caron (Masetto) très-convenable, comme comédien surtout.

M^{me} Saxe (dona Anna) belle prestance, belle voix; n'est pas cependant en pleine possession du rôle dont le côté élégiaque lui échappe.

M^{me} Gueymard (dona Elvire) a dépensé toute sa voix et toute son ardeur dramatique au profit d'un personnage très-intéressant après tout, quoique constamment sacrifié.

M^{lle} Battu comprend tout de travers le petit rôle ingénu et souriant de Zerline. Elle lui prête je ne sais quoi de cassant qui en fait évanouir le charme et la candeur.

Don Juan avait déjà été donné à l'Opéra en 1834... Je voudrais bien qu'on m'expliquât pourquoi Castil-Blaze alors déclaré auteur du livret en collaboration de MM. Emile Deschamps et Henri Blaze, n'est plus aujourd'hui nommé sur l'affiche? Dans son histoire de l'Opéra il prétend avoir traduit les paroles des airs. D'autre part la partition imprimée porte sur la première page: « Récitatifs de M. Castil-Blaze... » Il y a bien sûr quelque part une faute d'impression à corriger.

Tout bien compté, on nous a donné deux des trois *Don Juan* promis cet hiver; celui de l'Opéra me semble préférable en bien des points à celui du Théâtre-Italien (je sais quelles colères j'encours par cette déclaration sans ambages).

Et maintenant: A vous messieurs du Théâtre-Lyrique!

ALBERT DE LASALLE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — LES CASCADES DE L'HUDSON

Dans notre dernier numéro, M. Ch. Monselet a raconté la pièce de la Gaité et l'a analysée avec sa verve et son esprit habituels. Pour nous, dont la mission n'est pas de critiquer ou d'approuver le style et l'invention, nous dirons que nous avons été frappé de la beauté des décors et de la richesse de la mise en scène. Par le temps de splendeur théâtrale qui court, la Gaité a trouvé moyen de se faire remarquer même à côté des magnificences de l'Opéra; les cascades de l'Hudson, alimentées par de l'eau naturelle qui se précipite écumante sur la scène, sont tout ce qui a été créé de plus beau en ce genre.

LÉO DE BERNARD.

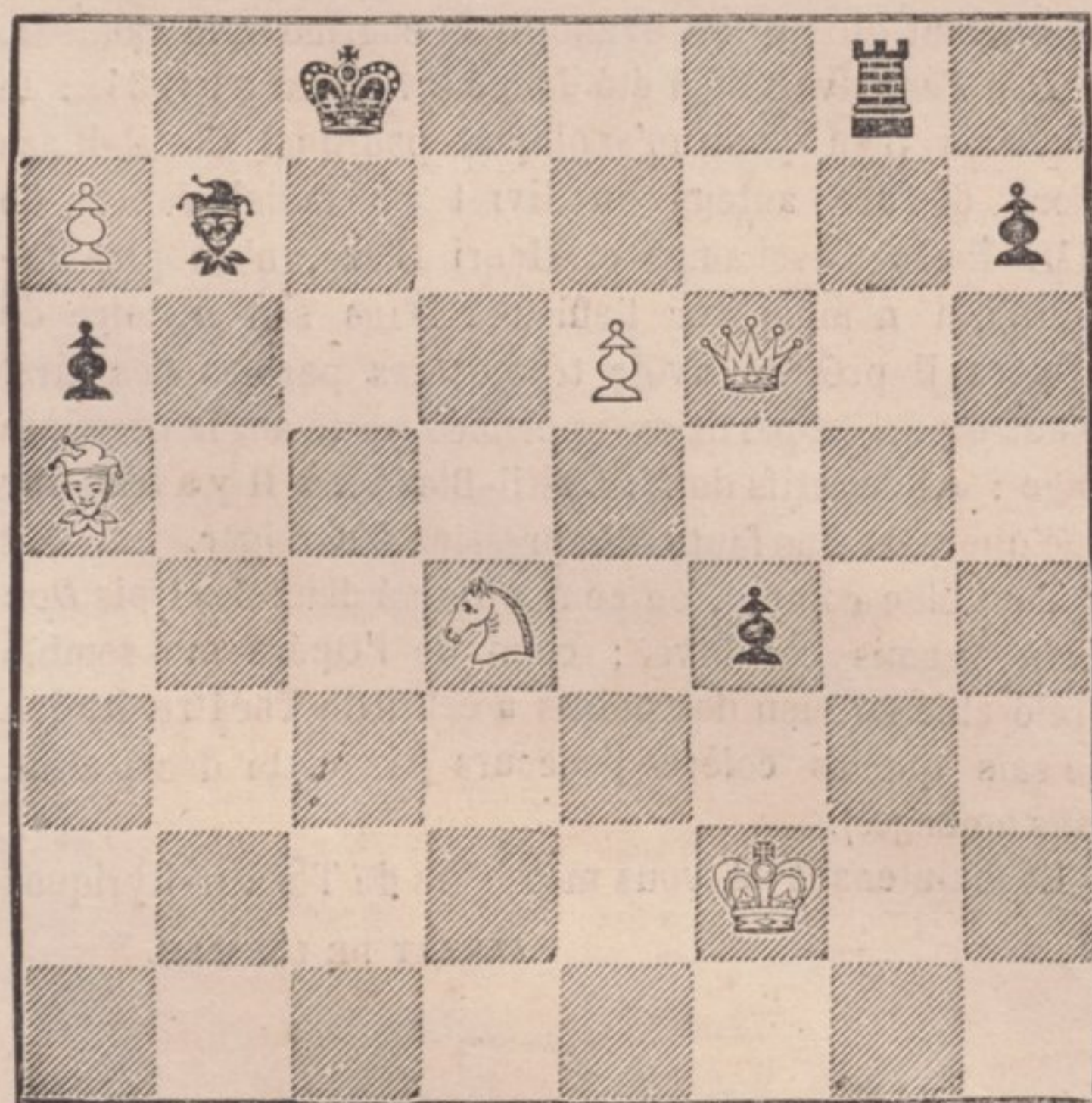


THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — Représentation de *Bas-de-Cuir*. — Les cataractes de d'Hudson (8^e tableau), décor de M. Cheret, effet d'eau naturelle de M. Delaporte.

ÉCHECS

Problème numéroté 206, composé par M. de Bilow

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 204 RECTIFIÉ

- | | |
|--------------------------------------|----------------|
| 1. C 3 ^e FR, échec | 1. P pr. C |
| 2. C 3 ^e D, échec | 2. F pr. C |
| 3. T 4 ^e R, échec | 3. F pr. T (1) |
| 4. P 4 ^e D, échec et mat. | |
- (1)
- | | |
|----------------------------|------------|
| 4. D 6 ^e R, mat | 3. R pr. T |
|----------------------------|------------|

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille; colonel Silvestre, à Calais; H. Dallier, à Reims; D. Mercier, à Argelliers; Stanislas; Boutigny, adjudant, à Calais; cercle des Sablons, au Teil-d'Ardèche; Robertson, à Bellevue; B. Pignolet, à Sennecey-le-Grand; capitaine Didier, à Rodez; M^{me} J. Gianone-Gorin, à Niort; cercle de l'Union, à Chalon-sur-Saône; café militaire, à Versailles; Brunat, à Blois; C. B.; A. Morand; Gautier, à Courbevoie; Don José Fabregas, à Tarragone (Espagne); J. Cruchon, à Avranches.

Autres solutions justes du problème n° 204 bis : MM. D. Mercier, à Argelliers; C. B.; A. Bruelle, J. Baron, à Angoulême; Tholer, à Nancy; E. Combet, à Sennecey-le-Grand.

CORRESPONDANCE

M. de Par.... Desch...., à Bourg. — J'ai examiné la très-intéressante position que vous avez eu la bonté de m'adresser. Elle comporte un si grand nombre de variantes que je ne saurais encore me prononcer sur son résultat. Quand je serai tout à fait fixé, je compte la publier comme fin de partie offrant un sujet d'étude très-instructif.

M. le colonel Silv.... — Le numéro du 1^{er} avril du journal des échecs vous a été adressé le même jour à Mâcon. Le portrait photographique que le *Sphinx* offre à ses abonnés, en commençant sa seconde année, paraîtra avec le prochain numéro.

M. B.... S... T. — Jolis, ingénieux, mais trop faciles. La difficulté est une qualité essentielle, une condition indispensable dans un problème. Sans la difficulté, pas de problème qui mérite ce nom.

M. E. Mil., à Saumur. — Les lettres employés dans notre notation sont les initiales des noms de chaque pièce. Les chiffres sont les numéros d'ordre des cases dans le sens vertical; ils sont suivis d'une ou de deux lettres qui indiquent la colonne. Ainsi, le Fou du Roi est-il joué à la cinquième case du Cavalier de la

Dame? cela s'exprime par FR 5^e CD. Les blancs et les noirs comptent les cases en partant chacun de leur camp respectif, de telle sorte, par exemple, que la septième case du Roi blanc est la même que la deuxième du Roi noir. Il n'y a rien au monde de plus simple que tout cela.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'accord en famille est beau, mais rare.

Lac — Oran (femme y est — baume — R — are).